

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Page 295 comporte une numérotation fautive : p. 29.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

FRANC DE PORT.

PRATIQUE AVEC SCIENCE.

REVUE AGRICOLE

MANUFACTURIERE, COMMERCIALE ET DE COLONISATION

ORGANE OFFICIEL DE LA CHAMBRE ET DES SOCIETES D'AGRICULTURE

PUBLIE SOUS LA DIRECTION DE

J. PERRAULT,

*Ancien Député de l'Assemblée Législative,
Membre de la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada,
Élève diplômé de l'École Impériale d'Agriculture de Grignon et du Collège Royal Agricole de Cirencester,
Membre de la Société Impériale Zoologique d'Acclimatation de Paris, &c., &c.*

JUILLET, 1868.

SOMMAIRE:—Partie Officielle.—Création d'un Musée Agricole à Montréal, Rapport du Secrétaire de la Chambre d'Agriculture—Musée Agricole à Washington—L'ornithologie—Entomologie—Les plantes textiles—Sériciculture—Les fleurs—La collection pomologique—Musée agricole d'Albany—Remarques—2^o Série Minéraux—3^o Série, Les Animaux et leurs productions—Adoption du programme des sociétés progressives par Rimouski No. 2.—Concours de récoltes sur pieds de Chateauguay.—Règlements—Exposition de Vaudreuil No. 2 —Première Classe.—Deuxième Classe.—Troisième Classe.—Quatrième Classe.—Cinquième Classe—Prix des Champs.—Règlement—Résolutions de Verchères No. 1 relatives à l'importation de reproducteurs étrangers—Remerciements de la société de Terrebonne.—Partie Non Officielle.—L'acclimatation des Oiseaux—Ponts sur les rivières navigables.—Travaux de la Ferme.—Directions de l'exploitation—Ecurie et étables—Binages, Sarrasins et Bilages—Conduite du fumier et du purin.—Chaulage—Fumures vertes—Semailles de sarrasin—Semis de navets en récolte principale.—Époque de la fenaison.—Fauçage.—Fenaison—Plantation du tabac—Culture du maïs—Trèfle rouge.—Trèfle blanc.—Culture des pommes de terre.—Entretien des prairies.—Drainages—Travaux divers.—Labours.—Animaux de la Ferme.—Le cheval percheron—Origine du percheron—Vitesse et tenue du cheval percheron—Vitesse du cheval percheron, pour deux kilomètres et au-dessus.—Tenue du cheval percheron.—Tonte des moutons.—Porcherie.—Laiteries et fromageries—Monte des brebis—De la basse-cour—Du Rucher.—Le Jardin et le Verger.—Juillet—Travaux du potager—Verger.—Revue de la Colonisation.—Colonisation du comté de Wolfe.—Revue Commerciale.—Prix du marché de détail de Montréal—Marché au foin—Marché de bestiaux—Marché des cuirs—Marché des bois de corde—Exposition de la société de Beauharnois.



SPARGERE, COLLECTA.

BUREAUX A L'IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL, RUE ST NICHOLAS,
MONTREAL.

PROGRES AVEC PRUDENCE.

LE SOL, C'EST LA PATRIE; AMELIORER L'UN, C'EST SERVIR L'AUTRE.

LE PLUS PUISSANT ENGRAIS, C'EST LA SUEUR VOLONTAIRE DE L'HOMME LIBRE.

GRAND TRUNK.



GRAND TRONC.

MONTREAL-QUEBEC.

Table with columns for EX., EK., LO., STATIONS, MIX., EK., EX. and rows for P.M., A.M., and P.M. with station names like MONTREAL, St. Lambert, St. Hubert, etc.

MONTREAL-PORTLAND.

Table with columns for EX., EK., EX., STATIONS, EK., EX., P.M., LO. and rows for P.M., A.M., P.M., and P.M. with station names like MONTREAL, St. Lambert, etc.

ST. JOHNS-WATERLOO.

Table with columns for EX., EK., STATIONS, EX., EK. and rows for P.M., A.M., P.M., and A.M. with station names like St. Johns, Soixante, St. Brigid.

MONTREAL-ROUSE'S POINT.

Table with columns for EX., EK., EX., STATIONS, EK., EK., P.M., P.M., EK. and rows for A.M., A.M., P.M., P.M., P.M. with station names like MONTREAL, St. Lambert, etc.

PRESCOTT-OTTAWA.

Table with columns for EX., EK., LO., STATIONS, EX., EK. and rows for P.M., A.M., P.M., A.M., P.M. with station names like PRESCOTT, Prescott Junction, etc.

MONTREAL-LACHINE.

Table with columns for A.M., A.M., A.M., P.M., P.M., P.M., STATIONS, A.M., EK., EK., P.M., EK. and rows for A.M., A.M., P.M., P.M., P.M. with station names like MONTREAL, Lachine, etc.

MONTREAL-TORONTO.

Table with columns for EX., EK., LO., STATIONS, EX., EK., EK., EK., EK. and rows for A.M., P.M., A.M., P.M., A.M., P.M., A.M., P.M. with station names like MONTREAL, Pointe Claire, etc.

QUEBEC-RIVIERE DU LOUP.

Table with columns for Ex., Tu Th Sat., STATIONS, EK., EK., P.M., EK., EK., EK., EK. and rows for P.M., A.M., P.M., P.M., P.M., P.M., P.M., P.M. with station names like POINT LEVI, Tadoussac, etc.

THREE RIVERS-ARTHABASKA.

Table with columns for P.M., EK., EK., STATIONS, EK., EK., EK., EK. and rows for P.M., A.M., A.M., A.M., A.M. with station names like DOUCET'S LANDING, St. George, etc.

CHARLES J. BRYDGES, Managing Director

S. D. & H. W. SMITH.

ORGUES AMERICAINS.

SIBERIA OTT, Agent en gros et en detail, 783 Broadway, N.Y.

Vis-a-vis le celebre magasin de A. T. STEWART, coin de la 10me rue.

L'INSTRUMENT

LE PLUS PARFAIT

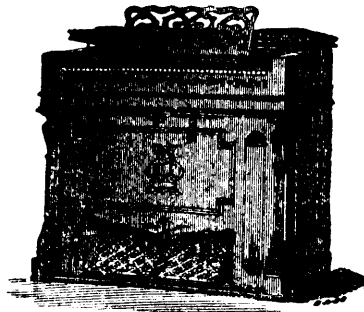
ET

LE PLUS ELEGANT

DU MONDE

POUR

LE FOYER DOMESTIQUE.



L'ORGUE

AMERICAIN

DEVELOPPE LE GOÛT

ET

ELEVE L'AME

PAR SA

CONSTRUCTION ELEGANTE

ET

SES SONS HARMONIEUX.

Apparence generale des ORGUES AMERICAINS, Nos. 1 a 26.

CEST AVEC LA CONFIANCE LA PLUS ENTIERE que nous attirons l'attention du public sur les Orgues Américains depuis si longtemps en demande dans les familles. Grâce à des perfectionnements récents, ils s'adaptent à tous les genres de musique mais spécialement à la musique sacrée, avec ses tons soutenus et harmonieux.

Les ORGUES AMERICAINS distancent leurs rivaux sur plusieurs points importants. Ils sont supérieurs par le son plein, ample et puissant obtenu par la disposition des anches qui s'ouvrent dans une boîte vibrante et donnent ainsi un ton magnifique qui ne se rencontre pas dans les autres instruments, l'orgue Américain possédant seul cette disposition. Ils sont encore supérieurs en expression, élasticité du doigter, aussi excellent-ils dans la musique à temps accéléré.

Depuis le son le plus léger, jusqu'aux accords puissants remplissant la nef d'une vaste église, tout est possible sur cette instrument de choix.

A l'aide du TREMOLO, l'artiste obtient cette musique dont chaque note fait vibrer les cordes les plus sensibles du cœur, fait sur l'âme une si vive impression. Un perfectionnement récent permet également en faisant jouer une pédale, de moduler le son de l'instrument depuis le Pianissimo jusqu'au Fortissimo.

Avec tous ses perfectionnements, l'Orgue Américain excelle en expression, variété et puissance et possède toutes les qualités d'un orchestre complet et rendant admirablement tous les effets d'orchestre.

Ces instruments sont d'une construction supérieure dans tous leurs détails. Les soupapes sont faites de matériaux

d'adhérence, de fissures ou de décomposition, ils sont durables et resteront en bon ordre.

Les clefs, les anches sont d'une exécution parfaite et donnent un ton brillant et léger.

Les ORGUES AMERICAINS sont de beaucoup les plus élégants et sont un ornement dans un salon. Ils ne demandent que peu d'espace et sont d'une richesse sans égale.

Les boîtes en bois de Rose sont variées et jolies dans le genre le plus recherché. Les boîtes en Chêne et en Noyer Noir ne sont pas moins brillantes.

LISTE DES PRIX.

- No. 1.—Cinq Octaves, avec Tremolo, en Chêne avec ornements en Noyer Noir.....\$120
- No. 5.—Cinq Octaves, construction des plus élégantes en bois de Rose avec panneaux ornés dans le genre Grec.....\$190
- No. 7.—Six Octaves, en Noyer Noir richement travaillé.\$200
- No. 9.—Cinq Octaves double anches avec Diapason, Principal et Tremolo. En chêne avec ornements en Noyer Noir.....\$195
- No. 11.—Cinq Octaves, double anches avec Dulcéria, Flute, Diapason, Principal et Trémolo, en chêne avec ornements en Noyer Noir.....\$220

La collection comprend des Orgues encore plus puissants et plus complets à des prix plus élevés.

Dix sept premier prix ont été accordés aux Orgues Américains pendant le mois d'Octobre 1865, sur tous leurs rivaux, dans les Expositions des différents Etats de l'Union Américaine.

Ces Orgues sont offerts en Primes
Par la "Revue Agricole" et le "Canadian Agriculturist."
S'adresser au Bureau pour les renseignements.

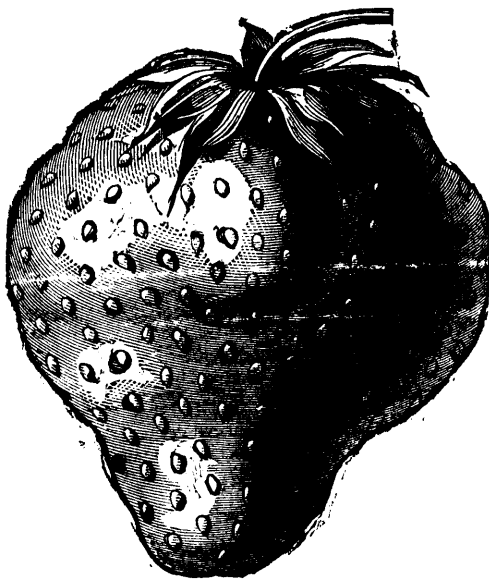
FRAISES!! FRAISES!!

CHOISISSEZ LA MEILLEUR. CHOISISSEZ LA VERITABLE

JUCUNDA—Notre No. 700.

CHOISISSEZ LA MEILLEUR.

CHOISISSEZ LA VERITABLE.



CHOISISSEZ LA VERITABLE.

CHOISISSEZ LA MEILLEUR.

JUCUNDA—Notre No. 700.

A LA tête de la nombreuse liste de fraises excellentes, nous plaçons la Jucunda dont la variété primé par ses qualités supérieures toutes les espèces rurales. Nous maintenons, appuyé par de nombreux témoignages:—

- 1o. Que la plante est saine, rustique et d'une croissance vigoureuse.
- 2o. Elle résiste admirablement aux gelées, froids, vents et aux sécheresses.
- 3o. Elle ne manque jamais de donner une récolte immense des meilleurs fruits.
- 4o. Elle est bis-annuelle et n'exige pas d'engrais.
- 5o. Elle porte des fruits pendant un long temps. Les fraises augmentent en beauté et en coloris jusqu'à la fin.
- 6o. Le fruit est d'une grosseur énorme, dix ou douze fraises emplissant souvent une pinte.
- 7o. Elle est d'une grande beauté, parfaite de forme et d'un coloris brillant.
- 8o. Elle a une saveur exquise.
- 9o. Elle se conserve et se transporte admirablement. Comme expérience, des fraises cueillies sur notre ferme à Pittsburgh le lundi, et expédiées ce jour là à New York, plus de 400 miles, furent conservées jusqu'aux vendredi et samedis, et vendues alors plus cher que les autres variétés venues toutes fraîches du voisinage.
- 10o. Elle se vend le plus haut prix des meilleurs marchés, et jusqu'à 60 cents la pinte, contenant 10 fraises.
- 11o. Elle n'exige pas de culture spéciale, est peu coûteuse à cueillir et est de beaucoup la fraise la plus profitable à cultiver.
- 12o. Elle a été complètement éprouvée depuis huit ans sur notre ferme et pour cela l'emporte de beaucoup sur les variétés plus nouvelles et plus récemment importées. Nous reproduisons ici quelques témoignages en référant à notre catalogue pour les autres.
 "La plante est aussi vigoureuse, rustique et saine qu'aucune de celles que je connaisse; les branches supportant un poids de fraises plus considérable que je n'ai jamais vu."
 W. HARRISON, Sec., Société Horticulture, Pensylvanie.
 "Je considère votre fraise Jucunda comme le fruit le plus

remarquable de son espèce qui soit jamais venu à ma connaissance."

Dr. A. WARDER, Pres. de la Soc. Panologique de l'Ohio.
 "Une des qualités les plus remarquables de cette variété c'est le grand nombre de gros fruits qu'elle donne. J'en ai vu des quantités considérables dont 10 ou 12 pouvaient emplir une pinte."

G. M. BEELER, Sec., Société Horticulture de l'Indiana.
 Les fraises les plus grosses sur le marché de New York, cette année, et probablement les plus belles qui aient jamais été envoyées en quantité étaient des Jucundas énormes expédiées par le Rev. J. Knox de Pittsburgh en Pensylvanie. Elles étaient extrêmement grosses, 12 à 15 fraises emplissant une boîte, d'une couleur brillante et si fermes après un transport de 400 miles qu'elles auraient pu être reexpédiées aussi loin pour la seconde fois.— *Tribune de New York.*

Pour plus de détails sur cette fraise merveilleuse, adressez 10 cents pour un catalogue.

La saison dernière ayant été très favorable pour nous, nous avons cultivé une quantité considérable de cette variété, dont nous ferons en grande partie la plantation nous-même, et nous planterions nous-même la totalité, si le terrain nous le permettait. Nous offrons ces plantes vigoureuses aux prix qui suivent:

12 pour.....	\$1.00
50 "	3.50
100 "	6.00
200 "	10.00
1000 "	50.00

Au prix de la douzaine et au cent, nous expédierons les plantes par la poste à volonté. Les quantités plus considérables seront envoyées par express aux frais de l'acheteur.

Un reçu accompagné d'instructions pour la culture de cette fraise sera adressé sans retard à toutes les personnes qui nous enverront leur commande avec le prix d'achat.

LA NOUVELLE EDITION de notre catalogue de fruits, contient des descriptions de chaque variété avec gravures, ainsi que le secret de nos succès dans la culture fruitière. En nous faisant parvenir dix cents, nous adresserons ce catalogue en demande.

J. KNOX, Boite 155, Pittsburgh, Pensylvanie.

Par arrangement special avec M. Knox, La "Revue Agricole" est en mesure de fournir ces plants à Montreal aux prix ci-dessus. Les commandes doivent nous être adressées de suite afin que l'expédition s'en fasse de bonne heure ce printemps.

REVUE AGRICOLE

Partie  Officielle.

CREATION D'UN MUSEE AGRICOLE A MONTREAL.

Rapport du Secrétaire de la Chambre d'Agriculture.

Monsieur le Président et Messieurs,

N commençant ce rapport, je ne puis m'empêcher de féliciter cette Chambre des heureux résultats obtenus dans ce pays dans la science de l'agriculture, grâce à l'initiative qu'elle a prise depuis sa création, c'est-à-dire, pendant une période de dix-huit années. Grâce à elle, l'agriculture améliorante s'est répandue, assez généralement, pour nous faire espérer que l'ancienne routine a presque entièrement disparu pour faire place aux idées de progrès dont le résultat pratique nous est démontré par les succès et les profits auxquels ils conduisent.

Le bon cultivateur du jour apporte beaucoup plus de soins dans le choix du grain qu'il veut confier à la terre et au lieu de l'opuiser par une suite de récoltes de même espèce, il a compris la nécessité du système, assez généralement répandu à présent, de la culture par rotation. Nos grandes expositions provinciales en les réunissant dans les grands centres, ont fourni à nos cultivateurs l'occasion de voir les immenses améliorations qui ont été faites dans les machines agricoles de toutes espèces, depuis la simple fourche jusqu'à la moissonneuse, depuis l'ancien fléau jusqu'à la machine-à-battre. On est heureux d'avoir à constater aujourd'hui que toutes ces machines agricoles ajoutent un travail plus rapide, plus économique, plus profitable et plus satisfaisant que quand le même travail se faisait à force de bras.

Dans ces derniers temps, cette chambre a compris la nécessité de donner à la jeunesse qui désire se livrer à l'agriculture, l'occasion de puiser ces saines notions d'enseignement agricole qui pourraient la guider dans les opérations sur la ferme; voilà pourquoi elle n'a pas hésité à contribuer, autant que ses moyens le lui permettaient, à encourager l'Ecole d'Agriculture de St. Anne, par la création d'un certain nombre de demi-bourses. On jugera facilement des succès obtenus, quand on saura que déjà, plusieurs des élèves, qui ont suivi les cours de cette école, sont maintenant à la tête de grandes exploitations agricoles, donnant, par leurs exemples, des leçons pratiques de ce que peut faire une culture intelligente et éclairée. Aujourd'hui on peut dire que l'instruction agricole est un fait accompli dans ce pays et cette chambre doit être heureuse des résultats obtenus, si elle considère qu'à la grande exposition universelle qui a eu lieu à Paris, l'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne était honorable-

ment représentée par un plan en relief de sa ferme dont plusieurs des produits lui ont mérité l'honneur de deux médailles en argent et plusieurs mentions honorables.

Encore plus récemment cette, Chambre, par la création d'une Ecole Vétérinaire à Montréal, a satisfait à un besoin dont l'existence se faisait sentir depuis longtemps. Je passe sous silence les nombreuses donations faites par cette Chambre pour l'avancement de l'agriculture, j'ai déjà eu l'occasion d'en parler au long dans un rapport antérieur que j'ai eu l'honneur d'adresser à l'Honorable Ministre d'Agriculture à Ottawa.

Aujourd'hui, tout en vous invitant à continuer à marcher dans la voie du progrès, je viens vous proposer, non une innovation dans l'enseignement agricole, mais une méthode de leçons, peut-être la plus pratique, je viens enfin vous proposer l'établissement ou plutôt la création d'un musée agricole. Cette idée, un peu neuve peut-être dans ce pays, n'en est pas moins l'idée la plus propre à instruire le cultivateur en tenant ouvert, sous ses yeux, un livre dans lequel il pourra toujours lire avec avantage; l'expérience ayant démontré que rien ne frappe plus l'imagination des masses, que la démonstration, visible, ostensible et palpable des enseignements de la science.

Voilà ce qu'a bien compris Monsieur le Président de cette Chambre quand, dans le but de fonder un musée agricole dans ce pays, il me donnait l'ordre d'aller visiter ceux de Washington et d'Albany. C'est donc ma visite à ces deux musées qui fera le sujet du présent rapport.

MUSEE AGRICOLE A WASHINGTON.

Le Musée Agricole à Washington ne compte que trois années d'existence et se trouve placé dans un local trop petit, ce qui explique la confusion dans la disposition des objets qui le composent. Le Gouvernement, qui a compris l'utilité pratique d'un établissement de ce genre, n'a pas hésité à voter une somme de trente mille piastres (\$30,000) pour la construction d'un édifice spécial pour le musée agricole. Cette bâtisse en voie de construction sera probablement terminée au milieu de cet été.

La présente collection a été commencée par un M. Townsend Glover, puis achetée plus tard par le Gouvernement pour la somme de dix mille piastres, (\$10,000.) Toute cette collection, renfermée dans des vitrines placées le long des murs et sur le plancher, est contenue dans des appartements, situés dans le rez-de-chaussée du Bureau des Patentes. Elle se trouve divisée en trois grandes classes comprenant l'Ornithologie ou histoire naturelle des oiseaux; l'Ento-

mologie ou science des insectes, et en troisième lieu les coréales de toutes espèces, depuis les graines des champs et des jardins jusqu'aux graines de fleurs. Je pourrais ajouter une quatrième division pour la Pomologie ou étude des fruits, qui ont ici leur place distincte et qui sont en nombre très considérable.

L'ORNITHOLOGIE.

Le département de l'ornithologie comprend une collection d'à peu près six cents oiseaux de l'Amérique du Nord divisés en classes; chaque oiseau porte un numéro correspondant à l'entrée faite dans un registre où se trouve consignée son histoire. Tout à côté et dans une petite boîte portant le même numéro, on trouve le contenu de l'estomac de chaque oiseau, et ceci sert de base pour démontrer ce qui fait la substance de ses aliments. C'est en comparant cela avec les goûts et les habitudes de l'animal qu'on arrive à déterminer quels sont les oiseaux qui sont amis du cultivateur et quels sont ceux dont il doit redouter les ravages. Un registre tenu à cet effet contient le nom scientifique, le nom vulgaire et l'histoire de chaque oiseau, donnant en quelques mots ses habitudes, ses goûts, les lieux qu'il habite de préférence, les principales substances qui font l'objet de sa nourriture, le temps et le lieu des couvées, la manière de les conserver, s'ils sont utiles, et la manière de les détruire s'ils sont nuisibles aux cultivateurs.

Toute cette superbe collection d'oiseaux emballés a été disposée suivant un système de classification qui en simplifie beaucoup l'étude. Ne pouvant m'étendre très au long sur ce sujet, qu'il me soit permis seulement d'indiquer la division des différentes espèces en *résidents constants*, *résidents d'été*, *résidents d'hiver*, *migratoires*, et *errants*, ou encore en *Carnivores*, *Piscivores*, *Insectivores*, *Granivores* et *Omnivores*. Cette collection fait l'admiration de tous les visiteurs non seulement par la quantité des sujets qui la composent, mais encore par la richesse du plumage de beaucoup d'entre eux.

ENTOMOLOGIE.

Le département de l'Entomologie ou des insectes est aussi complet que celui des oiseaux, seulement, comme il est difficile d'en bien conserver plusieurs espèces, on en a fait des cartes sur lesquelles ils sont représentés, dans leur forme et leur couleur naturelle, en suivant la progression de leurs différents changements *d'œuf*, *de larve*, *de chrysalide* et *d'insecte parfait*. Comme dans le département de l'Ornithologie, chaque insecte porte un numéro correspondant à celui de l'entrée dans le registre où est contenue toute son histoire.

Les insectes conservés sont contenus dans des vitrines convenables et sont fixés sur des cartons par une épingle qui leur traverse le thorax. Ils sont groupés suivant les familles et les classes auxquelles ils appartiennent et forment une des plus complètes collections des insectes les plus nuisibles aux fruits, aux légumes, aux grains et à tous les produits du sol en général. On tient ici une table alphabétique, préparée avec beaucoup de soins, de tous les végétaux attaqués par les insectes, et de cette façon on a une espèce d'encyclopédie illustrée ou étant donné le nom d'un fruit ou d'un légume, on trouve de suite l'insecte qui

l'attaque et, en référant aux planches, on le voit dans toutes ses formes et ses couleurs.

L'étude des insectes paraît être d'une importance majeure pour le cultivateur, comme il est facile de s'en convaincre, si l'on considère les ravages considérables causés par la mouche-à-bled, un exemple entre mille. Comme de raison, il ne faut pas s'attendre à ce que le cultivateur perde son temps à apprendre la structure anatomique des insectes, ou sa nomenclature scientifique, ce serait absurde, mais certainement il lui importe beaucoup de connaître les habitudes particulières et les transformations d'une espèce qui ravage ses moissons, puisqu'il peut lui être comparativement facile de les détruire dans un des états de leur existence, et presque, si non impossible, dans les autres. Un seul coup d'œil dans le musée agricole aura suffi pour lui démontrer la vérité de tout cela et pour graver dans sa mémoire une leçon qu'il n'oubliera jamais.

La collection de graines contient des échantillons de tous les grains cultivés dans les divers états de l'Union Américaine, et même dans l'Europe, l'Asie, et l'Australie. Chaque espèce est contenue dans une petite fiole en verre qui renferme le grain; le bouchon est troué pour donner passage à la tige surmontée de l'épi. On trouve encore ici le système de numéro et de registre, et le nom d'un grain étant donné on trouve dans le registre le nom scientifique et vulgaire, le temps où il doit être semé et récolté, la qualité du sol qui l'a produit ainsi que celui qui lui convient le mieux, la quantité produite par arpent, et de cette façon on a toute l'histoire d'une même espèce de grain semé dans des circonstances climatiques et atmosphériques différentes. On peut donc étudier ici la différence des grains, causée tantôt par ces influences d'atmosphère et de climat, tantôt par la différence de sol et de culture.

Les plantes textiles

De toutes espèces, telles que le lin, le chanvre, le coton, la soie et une foule d'autres sont ici représentés par de beaux échantillons. On y voit toutes les différentes opérations qu'elles subissent depuis la semence de la graine jusqu'à la confection de la matière textile en tissus qui font l'objet de grandes exploitations commerciales et manufacturières.

Sériculture.

C'est dans ce département que j'ai vu avec plaisir une superbe collection de *cocons*, espèce de tissus soyeux que se filent un grand nombre de chenilles pour s'y transformer en chrysalides. Ceux que j'ai vus n'avaient rapport qu'à la culture du ver à soie. J'ai été surpris d'apprendre que d'après des expériences faites en Amérique, on espérait réussir à introduire, avec avantage, cette culture aux Etats Unis.

Les fleurs

Sont représentées sur des planches, coloriées, dans toute leur splendeur naturelle et forment une collection aussi agréable à la vue qu'utile à l'étude. *L'Album Vilmorin* et la collection de graines de toutes espèces de cette maison, si avantageusement connue en Canada, a surtout attiré mon attention d'une manière toute particulière. L'album se compose d'à peu près quarante planches coloriées représentant des fruits, des fleurs et des légumes groupés avec un goût

exquis, peints dans leurs couleurs naturelles, vivés et animés. La collection de graines, aussi belle que variée, est contenue dans des bocaux en verre qui permettent d'on voir la forme, la couleur, etc. En voyant la beauté et la pureté de cette collection, on se conviendrait facilement que la Maison Vilmorin et Andrieux mérite, à tous égards, l'encouragement que lui donne la classe agricole en ce pays, le soin qu'elle apporte dans le choix de ses graines étant une garantie plus que suffisante de l'excellence de leur qualité. Ce département contient en outre toutes les différentes espèces de plantes servant à la confection du papier, de l'amidon, du sirop, et du sucre; j'ai vu de bien beaux échantillons de sirop et de sucre de Sorghum dont la culture est déjà assez considérable en Amérique.

La collection pomologique,

Renferme plus de trois mille modèles de fruits de toutes espèces classifiés et disposés de manière à faire voir la différence produite sur eux par la différence du sol, du climat et du degré de culture. Ici encore on conserve un catalogue, contenant l'histoire et la qualité de chaque fruit, le sol et le genre de culture qui lui convient le mieux. Ce catalogue sert de référence pour répondre aux nombreuses questions sur la culture des fruits qui sont adressées de toutes parts au Ministre d'Agriculture. Toutes ces espèces de pommes, de poires, de pêches, de prunes, de cerises, de fraises, etc., y sont représentées par des modèles faits en matière durable qui n'est pas susceptible d'altération par les changements atmosphériques, et pouvant se transporter à de longues distances. Cette collection pleine d'intérêt et d'actualité est due au travail incessant de M. Townend Glover, le fondateur principal du Musée Agricole à Washington. Je passe sous silence les collections de laines des différentes espèces de moutons et de leurs croisements, la collection d'écorces contenant du tannin et servant à la confection des cuirs, les substances oléagineuses et une foule d'autres trop longues à énumérer; je ne parle pas non plus du jardin d'acclimatation, du laboratoire de chimie et de la bibliothèque agricole qui complètent les admirables arrangements de ce département de l'Agriculture; d'ailleurs le cadre de ce rapport ne me permet pas d'entrer dans tous ces détails.

Je ne puis pas cependant terminer cette rapide esquisse sans offrir mes plus sincères remerciements à Monsieur le Commissaire d'Agriculture à Washington et à Monsieur Townend Glover, pour l'obligeance avec laquelle ils ont bien voulu se mettre à ma disposition pour me donner toutes les explications et les informations dont j'ai eu besoin.

MUSEE AGRICOLE D'ALBANY.

Ce musée occupe une bâtisse spéciale, contigue au Bureau de la Société d'Agriculture de l'Etat de New-York. La chambre qui le contient est un parallélogramme de soixante sept pieds de long sur une largeur de trente sept, ayant deux galeries supportées par de légères colonnes en fonte. Cette chambre, éclairée par des fenêtres pratiquées dans les côtés et par deux immenses abat-jours placés sur le toit, paraît bien convenir au but pour lequel elle a été construite. Les escaliers qui conduisent

aux galeries ainsi que la balustrade tout autour sont en fer et d'un patron exquis. Une rangée de cabinets vitrés fait le tour de cette chambre; ceux du premier étage contenant une collection d'objets divers, tels que des costumes et des fabriques de nations étrangères, des antiquités et des souvenirs historiques se rattachant à l'histoire des Etats-Unis, des anciens rouets, et des métiers à filer, une collection de minéraux et d'autres objets d'intérêt.

Les cabinets de la première galerie sont remplis par une des plus complètes collections de graines tant des Etats-Unis que des pays étrangers, celles des Etats-Unis étant les premières et les autres venant à la suite. On voit ici une variété infinie de maïs (Blé-d'Inde) beaucoup d'espèces de blé, de seigle, d'avoine et autres grains; un assortiment complet d'échantillons de graines de jardin depuis les plus communes jusqu'aux plus rares. Les ressources agricoles de toutes les contrées de l'Europe, et de quelques unes d'Afrique et d'Asie sont ici représentées et offrent aux cultivateurs un vaste champ d'étude, leur faisant voir surtout les rapports entre les grains cultivés dans des pays séparés entre eux par d'aussi grandes distances et soumis à des influences atmosphériques si différentes.

Dans la seconde galerie on remarque une belle collection entomologique due au travail du Dr. Asa Fitch. Cette collection est divisée et arrangée de manière à faire voir les insectes dans leurs divers états de transformation d'*œuf*, de *larve*, de *chrysalide* et de *mouche*. Elle se trouve placée dans des tiroirs au dessous des vitrines contenant les échantillons des substances ravagées par ces mêmes insectes; on voit ainsi d'un seul coup d'œil, la cause et l'effet. C'est ici que j'ai vu la mouche à blé sous toutes ses formes depuis le moment où elle est déposée dans l'épi jusqu'à celui où elle accomplit son œuvre de dévastation. Un peu plus loin sont les insectes qui ravagent les bois de nos forêts et de nos vergers, et à côté les échantillons de bois rongés, percés, troués en mille endroits différents par ces mêmes insectes. Cette collection, intéressante à plusieurs points de vue, l'est surtout pour le cultivateur qui peut ici faire des études spéciales des insectes les plus nuisibles à ses récoltes de toutes espèces.

Sur le plancher des différents étages on voit une assez belle collection d'instruments d'agriculture, entr'autres des faucheuses et moissonneuses, des semoirs, des arraires, etc. et une assez grande collection de charrues de divers modèles depuis l'ancienne charrue en bois de nos aïeux, dont quelques unes datent de 1780, jusqu'à celles qui ont été le plus perfectionnées de nos jours. C'est ainsi que, d'une manière très pratique, le cultivateur trouve moyen de s'instruire dans le perfectionnement d'un instrument qui lui est si familier et dans cette étude, chose assez remarquable, on se convainc facilement que dans toutes nos améliorations modernes on n'a fait que changer les formes, le principe ayant toujours resté le même.

J'aurais aimé à voir ici, ainsi qu'à Washington, une belle collection de bois forestiers surtout dans ce pays où la facilité de se la procurer est si grande. On m'a pourtant assuré qu'elle devrait être commencée sous peu. Le Musée d'Albany est beaucoup plus grand que celui de Washing-

ton, mais je ne crois pas qu'il soit aussi parfait et aussi complet que ce derulier le sera ; mais chose certaine, c'est qu'il ne sera jamais aussi systématique ; son caractère de Musée Agricole étant un peu affecté par la présence d'une foule considérable de curiosités n'ayant aucun rapport direct ou indirect avec l'agriculture.

Remarque.

Messieurs, je ne veux pas m'arrêter ici pour vous prouver l'utilité d'un Musée de ce genre ; vous le voyez déjà suffisamment ; vous avez sans doute compris que c'était peut-être le plus sûr moyen d'enseigner, d'une manière pratique, les rapports qui existent entre l'homme et la création. Mais, Messieurs, ces sortes de musées ne sont pas utiles aux cultivateurs seulement, ils le sont aussi aux hommes de science, et à ceux qui se livrent aux arts, à l'industrie et aux manufactures. J'irai plus loin, et je dirai que tout homme, quelque soit d'ailleurs son négoce ou sa profession, pourra toujours apprendre ici quelque chose de nouveau et d'utile à son genre d'affaire. Combien qui en visitant une collection comme celle-ci apprendront peut être avec étonnement que des choses, que jusqu'alors ils avaient toujours regardées comme herpes mauvaises et nuisibles, peuvent, au moyen de la science et de l'industrie, devenir une source de richesse et de fortune pour eux et pour leur pays.

Le but d'un Musée Agricole doit être l'enseignement démonstratif de la science agricole, et pour arriver à ce but il faut étudier tout ce qui peut être utile au cultivateur comme tout ce qui peut lui être nuisible ; il faut lui montrer cela sous des formes visibles et dans un langage qu'il pourra comprendre de suite. C'est ainsi qu'au moyen de l'Ornithologie et de l'Entomologie, on enseigne de la manière la plus pratique les relations qui existent entre les insectes nuisibles aux cultivateurs et les oiseaux qui peuvent détruire ces insectes. En perfectionnant ce système de démonstrations oculaires, on se défait de termes techniques qui appartiennent purement à la science, et on arrive de suite aux faits, en parlant aux cultivateurs dans leur localité et en leur montrant le fruit et le résultat de longues études, qui leur enseignent à connaître quels sont leurs ennemis naturels et en même temps leurs protecteurs naturels.

Un Musée Agricole doit encore être une source d'informations pour tout le monde. Aussi de toutes les parties des Etats-Unis on envoie au Musée de Washington des lettres demandant des informations sur certains insectes, sur la nature de leurs ravages et sur le meilleur mode de les détruire. On répond toujours à ces lettres avec prière que ceux des cultivateurs qui auront fait l'essai du remède proposé pour la destruction d'insectes nuisibles, fassent rapport sur les moyens qui réussissent, afin de ne pouvoir recommander que des moyens dont l'efficacité est démontrée par de nombreuses expériences.

Je pourrais, s'il le fallait, multiplier les exemples pour démontrer l'utilité d'une institution de ce genre, mais ce serait peine perdue ici, et j'arrive de suite au système qu'il faudrait adopter si nous nous décidons jamais à entreprendre cette œuvre vraiment patriotique. En toutes choses

pour réussir il faut de l'ordre, de la méthode et du système, et le succès de toute entreprise dépend toujours des principes qui servent de base à ses opérations. Ces conditions de succès sont surtout nécessaires dans l'établissement d'un Musée Agricole. Voilà pourquoi, profitant de l'expérience des autres, je ne crains pas de vous recommander le système suivant adopté en Europe dans les principaux Musées de ce genre.

Les objets sont divisés premièrement en séries et secondement en sections, de sorte qu'un objet étant donné on peut facilement le trouver en référant au numéro de la série et de la section qui est marqué d'une manière très visible sur chaque vitrine.

1o. La première série renferme les substances végétales et leurs produits.

2o. La seconde, les minéraux.

3o. La troisième, les animaux et leurs productions.

La quatrième, les productions aquatiques.

Ces quatre séries se divisent ensuite en sections comme suit :

La première série, contenant les substances végétales et leurs produits, se divise en sections comme suit :

1ere section—En Bois et Ecorces.

2me section—Toutes les matières et les fabriques textiles.

3eme section—Les cottons et leur tissus.

4ème section—Les huiles et les substances saponacées.

5ème section—Les teintures et les substances tannines.

6ème section—Les gommes, les résines et les vernis.

7ème section—Les plantes médicinales.

8ème section—Les céréales, les graines, les plantes fourragères et les légumes.

9ème section—Les farines et les pâtes qui en sont faites.

10ème section—Les vins, les alcools, les conserves et la confiserie.

11ème section—Les huiles essentielles et les parfums.

12ème section—Les tabacs.

13ème section—Diverses industries de productions végétales.

14ème section—Les différentes espèces d'herbes.

2o Série—Les Minéraux.

1ère section—Substances métalliques.

2ème section—Substances non métalliques.

3o Série—Les Animaux et leurs productions.

1ère section—La laine, le crin et leurs produits.

2ème section—Les soies.

3ème section—Les peaux et les cuirs.

4ème section—La cire et le miel.

5ème section—Les os, les cornes, et les écailles.

Ce système m'a paru si parfait que je n'ai pu m'empêcher de le signaler à votre attention, comme renfermant tout ce qui peut faire le sujet d'une collection de ce genre.

Maintenant pour faire cette collection il nous faudra du temps et de l'argent ; mais tout le monde sait qu'il n'y a qu'à commencer un ouvrage de ce genre, pour voir avec quelle rapidité il progresse. Les contributions volontaires ne manqueront pas de nous arriver de toute

part, les musées qui ont des échantillons en double se font un devoir, comme un plaisir, de nous venir en aide, et nous faudra acheter une foule de chose, en son dernier ressort n'avons-nous pas nos sociétés d'Agriculture qui devront avoir à cœur de nous donner un aide et un support digne d'elles et digne du but que nous nous proposons.

Mais pour qu'une exhibition de cette nature soit vraiment utile, il faut qu'elle soit permanente dans quelque bâtiment public dont l'entrée soit facile et libre à tout le monde. Ceci nous entraînerait nécessairement à la construction d'un édifice spécial pour cet objet, mais que vous pourriez aussi utiliser d'une manière profitable pour vous mêmes. Cette construction pourrait contenir vos Bureaux, une Bibliothèque Agricole, une salle pour y donner des lectures gratuites et publiques, en même temps qu'elle renfermerait votre musée agricole. D'ailleurs cette idée de construction a déjà été décidée par cette Chambre si j'en juge par la résolution suivante passée à son assemblée du 21 Aout 1861.

Résolu: Que M. le Président soit autorisé à acheter un local pour servir à cette Chambre pour tenir ses Bureaux, etc., que le prix ne dépasse pas deux milles cinq cent louis (£2,500;) et les paiements par année ne dépassent pas cinq cents louis (£500).

Je ne sais pas pourquoi on n'a jamais pris aucune action sur cette résolution, mais il est encore temps, peut-être, plus temps que jamais de le faire. Je ne crois pas qu'il faille ajouter plus de £500 à £1,000 à cette somme déjà votée, pour vous assurer les avantages d'un musée agricole national. Je n'entre pas ici dans tous les détails de cette bâtisse, cela regarderait plutôt le Comité que vous pourriez nommer pour s'occuper d'une manière sérieuse et active de la chose et auquel je me ferais toujours un devoir de communiquer le fruit de mes observations sur ce sujet.

En vous soumettant ce rapport, je vous prie de croire, messieurs, que je ne fais que me rendre au désir de votre dévoué Président et si vous vous décidez à entreprendre la grande œuvre qui en fait le sujet, je me réjouirai d'avoir été le faible moyen d'attirer sur vous la reconnaissance et les remerciements de ce pays tout entier. Le tout humblement soumis.

GEORGES LEOLERE,
Secrétaire, C.A.B.C.

Montréal, 11 Mars 1868.

ADOPTION DU PROGRAMME DES SOCIÉTÉS PROGRESSIVES PAR RIMOUSKI, No. 2.



UNE assemblée du Directeur de la Société d'Agriculture du Comté de Rimouski, No. deux, tenue le 1er Mai 1868, au bureau de A. Lorimier, N. P., suivant convocation par lettres adressées à tous les Directeurs.

Etaient présent: L. N. Blais, Ecuier, Vice-Président.—D. L. De St. Aubin, Ecuier; Messieurs Antoine Poirier,

François Dionne et Alexander Grant, Directeurs.

Proposé par D. L. De St. Aubin, Ecuier, secondé par M. François Dionne.

Considérant—1o L'urgence de répandre parmi les membres de cette Société d'Agriculture, les saines notions d'Agriculture théorique et pratique;

2o. La proposition exceptionnellement avantageuse du Rédacteur de la "Revue Agricole," et du Canadian Agriculturist, de réduire à trente sous, l'abonnement des membres de la Société à ces deux intéressantes publications;

3o. L'importance pour la Société d'avoir un organe publiant tous ses documents officiels, et reçu par tous ses membres.

Qu'il soit résolu—1o. Que la Société se charge de fournir un abonnement gratuit à la Revue Agricole ou au "Canadian Agriculturist," pour chacun de ses membres.

2o. Que le montant de la souscription pour l'année 1868 soit de une piastre et vingt cinq centins.

Adopté unanimement.

Proposé par Alexander Grant, secondé par Antoine Poirier:

Considérant qu'il est urgent d'obtenir de l'octroi du Gouvernement le meilleur emploi possible, la Société d'Agriculture de cette partie du Comté, se conformant aux instructions de la Chambre d'Agriculture, a résolu:

Résolu: 1o. Que les gratifications soient supprimées des expositions.

2o. Qu'il soit créé un concours de récoltes sur pied, et des terres les mieux cultivées, ainsi qu'un parti de labour selon les instructions de la Chambre d'Agriculture:

3o. Qu'au moins le quart de l'octroi annuel soit affecté à l'acquisition de reproducteurs de choix:

4o. Qu'un fonds spécial, destiné à l'acquisition de graines fourragères au plus bas prix, soit créé pour la Société d'Agriculture du Comté de Rimouski No. deux, avec la condition rigoureuse qu'aucune partie de l'octroi annuel ne soit versée dans ce fonds, qui sera formé de cinquante centins de la souscription régulière des membres de la Société, et de contributions volontaires en dehors des opérations régulières de la Société.

5o. Que cette graine sera distribuée aux membres suivant le montant de leurs souscription, au prix coûtant.

Adopté unanimement.

Par ordre, A. FOURNIER, Secrétaire.

CONCOURS DE RECOLTES SUR PIEDS DE CHATEAUGUAY.

L'INSPECTION des récoltes sur pieds, etc., du comté de Chateauguay aura lieu lundi, le 13 juillet prochain et les jours suivants, où les prix suivants seront accordés.

Pour la terre la mieux cultivée.	\$10	8	6	4
Pour la meilleure pièce de foin, 3 arpents.....	4	3	2	1
Pour la meilleure pièce de blé, 3 arpents.....	4	3	2	1
Pour la meilleure pièce d'orge, 3 arpents.....	4	3	2	1
Pour la meilleure pièce d'avoine, 4 arpents.....	4	3	2	1
Pour la meilleure pièce de pois, 3 arpents.....	4	3	2	1

Pour la meilleure pièce de lin, $\frac{1}{2}$ arpent.....	4	3	2	1
Pour la meilleure pièce de blé d'inde, $\frac{1}{2}$ arpent.....	4	3	2	1
Pour la meilleure pièce de patates, $\frac{1}{2}$ arpent.....	4	3	2	1

Règlements.

Toutes les entrées doivent être faites, soit avec aucun des Directeurs ou du Secrétaire trésorier de la dite société, le ou avant le 8 juillet prochain, après quel temps il n'y aura plus d'entrée. Chaque compétiteur paiera un écu pour cette compétition. Les prix accordés seront payés suivant la résolution de la société passée en Avril dernier.

Par ordre,

ROBERT BRODIE, *Président.*E. S. MAZURETTE, *Sec.-Trés.*

5 Juin 1868.

EXPOSITION DE VAUDREUIL NO. 2.

EXPOSITION générale annuelle de la société d'agriculture No 2 de Vaudreuil se tiendra au village de Ste Marthe, sur la propriété de Emery Lalonde, 1er-vice-Président, mercredi, le ving-trois de septembre prochain, et l'inspection des champs et récoltes sur pieds commencera le treize de juillet prochain.

Seront décernés les prix suivants :

Premier Classe.**Chevaux.**

Section	\$	\$	\$	\$	\$
1. Etalons de 4 à 10 ans, 2 prix.....	5	3			
2. Juments poulinières avec leurs poulains, 5 prix...	5	4	3	2	1
3. Paires de chevaux de trait, 5 prix.....	5	4	3	2	1
4. Poulains entiers de 3 à 4 ans, ou moins, 2 prix....	3	2			
5. Poulains entiers de 2 à 3 ans, ou moins, 2 prix....	3	2			
6. Pouliches de 2 à 3 ans, ou moins, 2 prix.....	3	2			
7. Poulains affranchis de 2 à 3 ans, ou moins, 2 prix...	3	2			

Deuxième Classe.**Bestiaux.**

8. Taureaux de 3 ans et au-dessus, 3 prix.....	3	2	1		
9. Taureaux de 2 à 3 ans, ou moins, 3 prix.....	3	2	1		
10. Vaches à lait, 5 prix.....	5	4	3	2	1
11. Génisses de 2 à 3 ans, ou moins, 3 prix.....	3	2	1		
12. Taureaux de l'année, 3 prix	3	2	1		
13. Génisses de l'année, 3 prix	3	2	1		
14. Bêtes à cornes grasses, 3 prix.....	3	2	1		

Troisième Classe.**Moutons.**

15. Béliers de 2 à 3 ans, ou moins, 3 prix.....	3	2	1		
16. Béliers de l'année, 3 prix..	3	2	1		
17. Deux brebis âgées, 3 prix.	3	2	1		
18. Deux brebis de l'année, 3 prix.....	3	2	1		

Quatrième Classe.**Cochons.**

19. Verrats de pas plus de sept mois, 4 prix.....	3	2	1		
20. Truies de pas plus de sept mois, 3 prix.....	3	2	1		

Cinquième Classe.

Produits agricoles et de manufactures domestiques, etc.

21. Fromage, 15 lbs, 2 prix....	2	1			
22. Beurre, 30 lbs, 7 prix....	4	3	2	1	
23. Etoffe du pays prête à être employée, 15 verges, 3 prix.....	3	2	1		
24. Etoffe du pays pressée, foulée et rasée, 15 verges, 3 prix.....	3	2	1		
25. Flanelle de laine, 15 verges, 3 prix.....	3	2	1		
26. Flanelle, laine et coton, 15 verges, 3 prix.....	3	2	1		
27. Châles ou chapes de laine, 3 prix.....	3	2	1		
28. Couvertes de laine, 3 prix.	3	2	1		
29. Courtes pointes, laine et coton, ou laine seulement, 3 prix.....	3	2	1		
30. Tricots, laine du pays, 2 prix	2	1			
31. Dix livres de tabac en feuilles, 3 prix....	2	1	1		
32. Charrues en fer, 2 prix....	4	3			
33. Charrues en bois, 2 prix..	3	2			
34. Charrues en fonte, 1 prix.	2				
35. Horses en fer, 2 prix.....	2	1			
36. Bateaux à foin à cheval, 2 prix.....	2	1			
37. Toile du pays, 12 verges, 3 prix.....	3	2	1		

Prix des Champs.

1. Pour les meilleurs 3 arpents de blé, 3 prix.....	4	3	2		
2. Pour les meilleurs 3 arpents de pois, 3 prix.....	4	3	2		
3. Pour les meilleurs 3 arpents d'orge, 3 prix.....	3	2	1		
4. Pour les meilleurs 3 arpents, avoine, 3 prix.....	3	2	1		
5. Pour les meilleurs 3 arpents mélange, pois et avoine, 3 prix.....	3	2	1		
6. Pour les meilleurs 3 arpents de prairies neuves, première année, 3 prix.....	3	2	1		
7. Pour le meilleur arpent de blé d'inde, 3 prix.	3	2	1		
8. Pour le meilleur arpent patates, 3 prix.....	3	2	1		
9. Pour le meilleur $\frac{1}{2}$ arpent carottes, 2 prix.....	2	1			
10. Pour le meilleur $\frac{1}{2}$ arpent, betteraves, 2 prix..	2	1			
11. Pour le meilleur $\frac{1}{2}$ arpent lin, 2 prix.....	2	1			
12. Pour les meilleurs 2 arpents, Seigle, 2 prix.....	2	1			
13. Pour les meilleurs Vergers, 3 prix.....	4	3	2		
14. Pour les meilleurs Jardins d'un quart d'arpent au moins, 3 arpents.....	3	2	1		

Règlement.

1. Tout animal amené au concours devra avoir été la propriété du compétiteur, en sa possession et à son usage au moins six mois avant le jour de l'exposition, excepté les étalons, les béliers, les taureaux, et les verrats qui pourront ne l'avoir été que depuis trois mois.

2. Les propriétaires d'étalons étrangers ayant servi durant cette saison dans les limites de cette société, pourront concourir en payant trois piastres d'entrée.

3. Chaque compétiteur devra donner avis au secrétaire, de l'objet qu'il veut exposer, avant le vingt-deux de Septembre, et les entrées pour les champs doivent être faites avant le treize de juillet prochain.

4. Le jour de l'exposition, à onze heures du matin, tout animal et tous produits de l'industrie devront être sur le terrain de l'exposition, car nul ne sera reçu plus tard.

5. Tout concurrent devra être membre de la société, et avoir payé sa contribution annuelle.

6. Personne n'aura plus d'un prix dans une même section.

7. Tous les animaux d'une même classe seront tenus sur le même terrain, bien attachés, de manière que les juges puissent facilement décider lequel devra remporter le prix.

8. Tout compétiteur pour étalons et autres objets de manufactures domestiques, devra prouver que telles choses ont été faites, dans les limites de la société, pendant l'année courante, et sont le produit de son industrie.

9. Les juges pourront recevoir les prix quand l'animal ou l'article exposé sera jugé inférieur.

10. Il n'est permis à personne d'enlever sa propriété exposée avant une heure après que les juges auront terminé leur visite, sans une permission d'un membre du comité.

11. Un directeur de la société ne pourra pas lui-même tenir sur le terrain de l'exposition son animal, ni ne devra désigner aux juges sa propriété exposée, sans peine de perdre le prix qu'il aurait pu mériter.

12. Chaque compétiteur laissera entre les mains du Secrétaire-Trésorier vingt centins par chaque dollar qui lui aura été accordé en prix, pour servir de souscription pour l'année prochaine, en sus de sa contribution annuelle que le secrétaire retiendra également.

13. Tout compétiteur pour les récoltes sur pieds, les jardins et les vergers devra payer vingt-cinq centins pour chaque entrée.

14. Toutes contestations seront décidées par la majorité des directeurs présents, lesquels formeront le comité. Par ordre,

E. N. FOURNIER, Sec.-Trés.

Rigaud, Mai, 1868.

RESOLUTION DE VERCHERES No. 1 RELATIVES A L'IMPORTATION DE REPRODUCTEURS ETRANGERS.

TTENDU que cette société, en vue de renouveler et améliorer la race chevaline, a importé à grands frais un cheval Percheron, dont elle attend les meilleurs résultats;

Et attendu que le rapport du Révérend Messire Pilote, publié dernièrement dans les journaux, est de nature à décourager telles impor-

tations pour l'avenir, et discréditer celles qui sont déjà faites;

Et attendu qu'il est acquis que ces importations, toutes les fois qu'elles ont été faites avec discrétion, ont grandement contribué à l'amélioration des races et par suite au progrès et à la richesse de ceux qui en ont tiré avantage;

M. M. A. Girard, secondé par M. Voligny, propose qu'il soit déclaré et résolu.

1. Que c'est avec peine, que cette assemblée croit devoir désapprouver le rapport du Révérend Messire Pilote, relatif à l'Étalon Percheron, et les opinions émises par lui dans ce rapport.

2. Que cette assemblée, tout en tenant compte au Rév. Mess. Pilote des sacrifices qu'il s'impose pour l'avancement de la cause agricole dans le pays, est d'avis que rien n'est plus propre à l'amélioration des races, que l'importation de reproducteurs de choix.

3. Qu'il est admis par les sociétés qui ont fait les sacrifices de telles importations, qu'elles ont été une source de richesses et d'avantages compensant amplement les sacrifices faits dans ce but.

4. Que l'Étalon importé par cette société, par sa magnifique apparence et sa perfection dans tout son ensemble, est appelé à rendre de grands services, dans l'amélioration de la race chevaline.

5. Que cette assemblée profite de la circonstance pour exprimer à Joseph Perrault, Ecuier, sa reconnaissance des services qu'en différentes circonstances il a si spontanément et si libéralement donnés à cette société, plus spécialement pour l'importation du Percheron, et lors de la dernière assemblée de la Chambre d'Agriculture, en nous faisant rendre justice dans le partage des fonds à laquelle cette société avait droit.

Agéré. L. H. MASSUE, Président.
Verchères, 25 Mai 1868.

REMERCIEMENTS DE LA SOCIÉTÉ DE TERRE-BONNE.

EXTRAIT des délibérations de Mrs. les Directeurs de la Société d'Agriculture du Comté de Terrebonne, à leur séance du 20 juin 1868.

Le secrétaire donne communication d'une lettre de L. R. Masson Ecr., député du comté aux Communes du Canada, concernant l'offre d'une charue comme prix extra. Les Directeurs, comme prix extra.

Les Directeurs, et les souscripteurs, déclarent : Que ce serait manquer grandement de ne point apprécier convenablement la générosité et le zèle de l'Hon. M. L. R. Masson pour cette société et de ne point reconnaître en lui la libéralité et la courtoisie du vrai gentilhomme qui tient à sa nationalité et au progrès de ses concitoyens. Ils profitent de cette occasion pour lui donner une preuve convainquante de la haute considération, de la profonde estime et de la sincère reconnaissance que tous ont et promettent avoir pour lui.

L'Exposition annuelle de cette société aura lieu à Ste. Anne des Plaines, mardi le 29 Septembre prochain.

A. SEGUIN, Sect. Trés. S. A. C. T.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

L'ACCLIMATATION DES OISEAUX.



W. Rhodes, de Québec, a reçu dernièrement d'Europe un envoi de vingt-cinq couples d'oiseaux insectivores, connus en Irlande sous le nom de Moineaux, communs, et qui sont destinés à être acclimatés en ce pays. La mise en liberté de ces petits étrangers a eu lieu, mercredi dernier, dans le jardin du gouverneur, près du monument de Wolfe et de Montcalm. M. Rhodes a certainement droit à la reconnaissance du public, pour la tentative qu'il vient de faire dans le but d'augmenter le nombre de nos oiseaux utiles à l'agriculture. Il y a lieu de croire que l'acclimation se fera avec succès, ici, puisqu'elle a pu s'accomplir heureusement dans l'Etat de New-York, où ces oiseaux ont déjà été emportés. Tout ce que demande M. Rhodes pour ses petits protégés, c'est qu'on leur accorde la même protection que celle pourvue par la loi pour nos diverses espèces d'insectivores indigènes.

PONTS SUR LES RIVIERES NAVIGABLES.

LE Révd. M. Ponton, du Collège de Ste. Marie de Monnoir, a reçu du Gouvernement un brevet d'invention méritant d'attirer l'attention publique. Voici ce que nous lisons, à ce sujet, dans *l'Echo du Cabinet de Lecture*:

"Témoin des efforts que nécessite le manœuvre de la rame dans les bateaux traversiers, M. Ponton s'est donné la mission de les rendre moins pénibles, sinon de les annuler complètement. D'autres auraient eu recours pour un tel dessein, à la voile, à quelque système de rames perfectionnées, à des roues, à l'hélice, à la vapeur..... Quant à lui, il a dédaigné

les chemins battus. Portant plus loin la hardiesse de ses conceptions, il a demandé sa force motrice à l'obstacle même qui s'opposait le plus à la marche de l'embarcation, il a voulu forcer le courant de la rivière à porter les passagers d'une rive à l'autre.

Ce problème vous étonne, vous paraît impossible? Il est cependant résolu et d'une manière simple. C'est toujours la vieille histoire de l'œuf de Colomb. Une quille mobile adaptée à un bateau de forme ordinaire, une chaîne dont une extrémité s'attache au bateau, tandis que l'autre se trouve riviée à un bloc de pierre jeté au bon milieu de la rivière, voilà tout ce qu'il a fallu pour cela.

Votre bateau est amarré au quai; vous détachez l'amarre, vous dirigez convenablement la quille mobile, comme vous feriez d'un gouvernail, et vous voyez aussitôt le rivage s'éloigner rapidement. Pendant que vous causez avec vos amis, l'esquif décrit un arc de cercle et vient vous déposer doucement sur l'autre bord, en face du point d'où vous êtes parti.

Ce système a été essayé sur un canot monté par six personnes et retenu par un simple fil de fer. Le résultat a été excellent: la traversée s'est accomplie sans fatigue aucune et en moins de temps qu'il en aurait fallu avec des rames. Pourrait-on l'appliquer aussi avantageusement sur de très larges rivières et là où le courant est peu sensible? Nous ne le croyons pas. C'est sur les cours d'eau ordinaires, et surtout dans les rapides qu'il est appelé à rendre de véritables services. Les spéculateurs qui sont à l'affût de toutes les entreprises lucratives n'ont pas manqué de se présenter pour acheter le nouveau brevet d'invention; mais M. Ponton a refusé de s'en désaisir afin de pouvoir mieux en surveiller l'application, et aider de ses conseils ceux qui voudraient y recourir."

TRAVAUX DE LA FERME.

DIRECTION DE L'EXPLOITATION.

LA fenaison s'effectue en juillet; elle sera bientôt suivie des rudes labours de la moisson. Le directeur d'une exploitation rurale doit, les premiers jours de ce mois, qui sont encore une époque de loisirs relatifs, se préparer à bien conduire les travaux importants qui vont payer les frais de la culture jusqu'ici avancés à la terre. Il faut acheter tous les objets dont on prévoit la nécessité; faire disposer les granges, fénils et greniers; achever tous les petits travaux qui peuvent occuper utilement les attelages et les ouvriers, en attendant une besogne plus rude qui ne va par tarder à s'offrir; s'assurer des bras nécessaires pour la fenaison.

Si on veut acheter ou affirmer un domaine, on doit en faire la visite à cette époque, parce qu'on peut mieux juger de la fertilité du sol. On étudiera sa nature plus complètement, par de nouvelles visites faites à l'automne et au commencement du printemps.

Attelages.

Les grandes chalcars arrivant souvent en juillet, on doit prendre quelques précautions pour ne pas exposer les attelages à l'ardeur trop brûlante du soleil pendant le milieu du jour. Il est bon de commencer les travaux de meilleure heure, de revenir plus tôt dans la matinée, de repartir et de rentrer plus tard dans l'après-midi.

Les bêtes de trait commençant à être tourmentées par les mouches, on les soulage, et on rend leur travail plus fructueux, en les garantissant par des toiles passées sous le ventre, et assujetties aux harnais de manière qu'elles touchent seulement par devant et par derrière.

Ecuries et Étable.

Afin d'éloigner les mouches et d'assurer pourtant la circulation de l'air, on tend des toiles aux ouvertures des écuries et des étables. Cette mesure est excellente, mais elle doit être prise de manière cependant que des courants d'air très-funestes ne viennent pas frapper les animaux, surtout les attelages très-échauffés

qui rentrent du travail. Une bonne litière doit leur être préparée pour qu'ils puissent se reposer au besoin, après avoir satisfait leur appétit.

BINAGES, SARCLAGES ET BILAGES.

BN doit, pendant le mois de juillet, exécuter des sarclages et des binages réitérés dans les pommes de terre, les betteraves, les carottes et le maïs, les féveroles, les haricots, le tabac, les choux-rutabagas, les choux-navets, les choux-raves. On emploie la houe à cheval dans les cultures en lignes et la binette à bras dans les cultures à la volée, ou pour sarcler entre les plants dans les lignes. On fait ensuite passer le buttoir entre les lignes de pommes de terre, de maïs pour graine, de haricots.

CONDUITE DU FUMIER ET DU PURIN. — CHAULAGE. — FUMURES VERTES.

VANT que la fenaison commence, on conduit sur les champs en jachère les fumiers qu'on leur destine. On mène aussi du fumier sur les champs qui recevront bientôt des navets ou bien des plantes repiquées, comme les choux et les rutabagas.

On chaula aussi pendant le mois de juillet les champs en jachère. On dépose en petits tas la chaux récemment calcinée, et, pour qu'elle se réduise en poudre, on l'arrose ou on la couvre d'un peu de terre qui puisse lui donner de l'humidité. On fait plus tard l'épandage à la pelle. On emploie de 60 à 300 minots de chaux par arpent. La proportion est d'autant plus forte que le sol est plus argileux ou plus tourbeux.

On arrose, dans beaucoup de pays, avec le purin, les pommes de terre et les betteraves; on effectue le buttage immédiatement après, ce qui donne une grande vigueur à la végétation. On répand aussi ce liquide si fertilisant sur le trèfle et sur les prés, après la fenaison.

Quelques plantes destinées à former des fumures vertes sont enfouies à cette époque; ce sont le trèfle commun, le trèfle blanc et le trèfle incarnat. Pour cela on fait passer un rouleau pesant, qui couche les tiges des plantes dans la direction que la charrue doit suivre pour retourner le gazon.

SEMILLES DE SARRASIN.

LES semilles se réduisent beaucoup pendant ce mois; elles sont limitées au sarrasin et aux navets.

Le sarrasin, cultivé pour son grain, continuera longtemps à être une récolte précieuse dans les sols pauvres, sablonneux, froids, et dans les terrains meubles montagneux. Ailleurs, il est employé très-utilement comme fourrage hâtif ou comme fumure verte, destinée à être enfouie.

Le sarrasin se plaît dans les terres siliceuses et granitiques dépourvues de calcaire, où nulle céréale de printemps ne pourrait parvenir à épier. Cela ne signifie pas qu'il ne produirait pas davantage dans de meilleures terres; mais il réussit dans des sables sans liaison et non

calcaires, tandis que dans une argile tenace il est improductif. Il est la providence des terres pauvres où il alterne régulièrement avec le seigle, ce qui constitue l'assolement biennal.

On a tout le printemps pour préparer la terre qui doit recevoir le sarrasin et pour la fumer, si c'est à lui qu'on applique l'engrais. Cette préparation consiste en deux labours qui doivent être précédés et suivis de nombreux hersages pour ramener l'herbe à la surface et l'y faire dessécher par le soleil.

On sème le sarrasin à la volée sur le dernier labour, et on l'enterre par un ou plusieurs hersages, de même que les autres céréales. La méthode suivante est plus appropriée aux exigences de cette plante. Après le dernier labour, on passe la herse pour égaliser le terrain. Puis on sème le sarrasin à la volée et on l'enterre avec l'araire à deux ailes que l'on peut parfaitement remplacer par le premier buttoir venu. On forme avec cette araire des billons étroits, élevés de 8 pouces et larges de 24 pouces environ. L'araire ramène la semence sur les billons, en sorte qu'il n'en reste pas dans les *dérayures*. Cet intervalle vide qui sépare les billons et forme le tiers de la surface ensemencée n'est pas destiné à écouler les eaux, qui sont rarement gênantes dans la saison où se se cultive le sarrasin, mais il fournit de l'air à la récolte et lui donne l'aisance pour s'étendre plus latéralement. L'expérience prouve que le sarrasin est bien plus productif en grain lorsqu'on le cultive en billons que lorsqu'il est semé en planches plates. Cinq semaines après son ensemencement, il commence à montrer ses premières fleurs; alors il couvre tellement toute la surface du terrain, que rien ne dénoterait que la terre a été mise en billons, si ce n'était les légères inflexions produites par l'incurvation des *dérayures*.

Le sarrasin se ramifie tellement que, malgré la grosseur de sa semence, il n'en faut employer que 3 ou 4 gallons, quand on le cultive pour sa graine. On sème 1 gallon quand on le destine à être consommé comme fourrage.

SEMIS DE NAVETS EN RECOLTE PRINCIPALE.

LES navets se sèment ordinairement en juillet; toutes les espèces conviennent à ce semis; on doit choisir particulièrement les espèces hâtives.

Quelques espèces sont plus particulièrement destinées à la nourriture de l'homme; toutes conviennent au bétail; il faut choisir celles qui, pour une terre et un climat donnés, produisent davantage.

On prépare la terre par plusieurs labours profonds, et plus on lui donne une fumure abondante, mieux on est payé de ses avances. Au reste, comme le navet ne se plaît que dans les terres légères, il n'y a pas à faire de grands efforts pour ameuillir celle qui lui est destinée. Après avoir égalisé, par un coup de herse, la terre après le dernier labour, on sème à la volée, dans les premiers jours de juillet, deux à trois livres de grain et l'on herse de nouveau pour couvrir la semence. Si le temps est sec, on fait suivre cette opération par un roulage.

De même que pour les *rutabagas*, un hersage donné, surtout à la veille d'une pluie, lorsque les navets poussent leurs deux premières feuilles (non pas leurs cotylédons), équivaut pour eux à un binage. Seulement le hersage sera d'autant moins énergique que le sol sera plus léger. Si néanmoins on avait semé trop dru, il n'y aurait pas de meilleur moyen d'éclaircir le plant que de lui donner un hersage réitéré. Il est bon de donner un binage lorsque les navets commencent à couvrir la terre et de les tenir espacés lorsque ce binage a huit pouces au moins; mais cette prescription est rarement suivie.

Un buttage exécuté après le second binage, ce qui se fait facilement avec l'araire à deux versoirs dans les cultures en lignes, augmente beaucoup la vigueur de la végétation.

De la poudre d'os ou du superphosphate de chaux, semés en même temps que la graine de navet, à la dose de 300 à 600 livres, concourent beaucoup à assurer une abondante récolte.

EPOQUE DE LA FENAISON.

C'EST ordinairement à la Ste. Anne que l'on commence la *fenaïson*. On devance quelquefois de quinze jours cette opération, dans les étés secs, et les terres sablonneuses pour quelques prairies artificielles: quelquefois aussi on la tarde pour les prés naturels dans des terres froides et tardives.

Quant aux trèfles, la généralité des cultivateurs en font la fenaïson trop tard.

Les prés à une coupe fournissent rarement, par arpent, en bon foin fané, au delà de 4,500 livres;

Souvent cette récolte ne dépasse pas 3,000 livres;

Le plus haut produit d'un pré à deux coupes est de 7,500 lbs.;

Les deux premières coupes d'un bon trèfle ne dépassent que rarement ce chiffre de 7,500 lbs.;

Et sont bien souvent de 6,000;

Les vesces ne s'élèvent guère au delà de 4,500;

Les lentilles, de 3,000;

Le plus haut produit de la spergule est de 3,000;

On peut donc compter pour une coupe verte:

En pré, 15,000 à 18,000 lbs. par arpent.

En trèfle, 22,000;

En vesce, 18,000 à 20,000.

C'est lorsque le trèfle et le mil entrent en fleurs qu'il faut les couper, afin d'en obtenir un foin qui ait toute sa qualité. Ils ont alors toutes leurs feuilles, leurs tiges sont gorgées de sucs, et, lorsque la fenaïson est bien conduite, on conserve tous ces éléments de nutrition. Lorsque l'on attend au contraire, qu'à ces fourrages soient déflorisés pour y mettre la faux, les tiges sont devenues ligneuses et n'ont conservé que les feuilles du haut, qui ne sont pas plus durcies que n'auraient été celles que l'on a laissées se perdre; la dessiccation marche plus vite, cela se comprend, puisqu'on n'opère que sur de la paille ou quelque chose d'approchant, mais on récolte moins de matières nutritives qu'on

avait fauché plus tôt, le foin est moins sapide et les bestiaux en gaspilleront davantage; enfin le regain qui souvent aurait égalé la première coupe, est pris par la sécheresse, et sa production en est diminuée de moitié.

Le sainfoin ne se fauche que lorsque ses premières fleurs commencent à se passer.

Les vesces, pois, lentilles, devront attendre encore plus tard que le sainfoin. Ces légumineuses annuelles se dépouillent moins de leur feuillage, et d'ailleurs leurs gousses sont appréciées par tous les bestiaux auxquels elles offrent un aliment non-seulement de leur goût, mais encore excessivement nutritif. On attendra donc, que les graines commencent à se former dans les gousses; mais il faut bien saisir ce moment et les faucher sans retard.

FAUCHAGE.

C'EST temps de faucher les prés lorsque les plantes qui y dominent sont en pleine fleur. Retarder le fauchage sous prétexte que l'herbe est encore tendre et qu'elle se réduirait trop par la dessiccation, c'est vouloir récolter de la paille au lieu du foin: combien de cultivateurs commettent obstinément cette faute, sacrifiant ainsi la qualité à une quantité illusoire!

On devrait toujours mettre les faucheurs à la tâche, mais non pas à raison de l'arpent, comme on le fait souvent. Dans ce dernier cas, ils n'ont qu'un intérêt, c'est d'avoir fini le plus tôt possible, et ils ne rasant le sol qu'autant qu'ils sont surveillés d'une manière incessante. Or il ne faut pas perdre de vue qu'à partir du sol les 2 pouces d'herbe dans lesquels se trouvent toutes les feuilles avec les tiges fournissent le double de fourrage de ce qui se trouve dans les 5 pouces de l'extrémité des mêmes tiges, et que ce fourrage du bas est d'une qualité bien supérieure. En payant les faucheurs à raison de 100 lbs. de fourrage sec, leur intérêt devient celui du maître, et ils fauchent le plus bas possible pour obtenir le plus possible de quintaux.

Le manque de bras fait rechercher avec raison les moyens de substituer à la faux, au moins en partie, l'emploi de machines mues par des chevaux, et ne demandant, pour ainsi dire, d'autre ouvrier que le chartrier.

FENAISON.

C'ES procédés de fenaïson varient beaucoup plus qu'on ne s'en imagine, d'une localité à une autre. Les uns veulent que l'herbe soit retournée derrière les faucheurs, les autres préfèrent la laisser 24 heures s'amortir sur l'ondin; il y en a qui forment des chaînes avec trois, quatre, cinq ondins; d'autres jonchent l'herbe sur tout le pré et ne la réunissent en chaînes qu'au moment d'en former des meulons appelés ici *villotes*.

Ce qui est partout de principe général, ce dont on doit s'écarter le moins possible sous peine de compromettre sa récolte, c'est ceci: Tant que l'herbe est sur l'ondin, telle qu'elle a été jetée par la faux, elle souffre peu d'une pluie, même prolongée; et, bien que la surface de l'ondin blanchisse, l'intérieur reste vert. Il vaut mieux, quand cet état devrait se soutenir

pendant huit jours, n'y pas toucher et réserver tous ses soins pour le foin qui a été déjà secoué, mais n'est pas arrivé à une dessiccation complète. Une fois que l'herbe a été remuée, elle ne doit plus rester éparse pendant la nuit, parce que, même par un beau temps, et avec les rosées abondantes de juin et de juillet, elles ne fourniraient qu'un foin léger, sans couleur, sans odeur, sans saveur, quelque chose de moins que de la paille. Il faut donc, dès trois heures de l'après-midi, commencer à mettre en moyens tas l'herbe qui a été secouée à la fourche et répandue le matin. Le lendemain, après que la rosée s'est dissipée, ces tas sont répandus de nouveau ; le foin qui en provient est retourné dans la journée ; le soir on le réunit en meulons ou vilottes de 60 à 100 livres, pour être mis le lendemain en meules de 1,200 à 2,500 livres ou charrié immédiatement dans les fenils.

Lorsque le soleil est couvert, que le temps est frais, qu'il ne fait pas de vent, que l'air est humide, le temps orageux, la dessiccation ne marche pas aussi vite qu'il vient d'être dit, et le foin n'est souvent bon à être enmeulé ou rentré qu'au bout de quatre jours, quelquefois de huit jours. D'autres fois, lorsque le temps est sec et chaud, le foin fauché le matin est bon à être rentré le soir.

Parmi les instruments nouveaux que l'Exposition de 1855 a fait connaître à l'agriculture, il n'en est pas qui, aux expériences de Trappes, aient plus frappé les vraies agriculteurs que le râtelier à cheval et que la machine à faner. L'un et l'autre sont des instruments abordables par leurs prix, et qui, pour la perfection et la rapidité du travail, peuvent immédiatement entrer dans la pratique. La machine à faner et le râtelier n'exigent chacun qu'un cheval et un conducteur, et feront aux fenniers qui les adopteront l'économie de 20 fanesurs pendant la fenaison. Après que l'herbe a été fauchée, elle est éparpillée et régulièrement par la machine à faner, qu'il est rare que l'on soit obligé, dans notre climat, de faire repasser l'instrument dans la journée pour remplacer l'opération qu'on appelle *retourner le foin*. Pour ramasser celui-ci, on fait passer le râtelier à cheval, qui le dépose en gros rouleaux réguliers sur toute la largeur du pré. Il faut bien râtelier à la main l'intervalle qui se trouve entre les rouleaux, pour ramasser le foin qui a échappé à l'action du râtelier ; mais cette opération rapide n'exige plus que l'emploi d'une couple de femmes qui sont également nécessaires pour râtelier l'emplacement des rouleaux, après qu'ils ont été mis en meules ou chargés sur les voitures. Il est à remarquer que si les rouleaux ne sont pas assez secs et ont besoin d'être répandus le lendemain, d'après les principes exposés plus haut, la machine à faner, en les prenant en long, peut faire ce travail beaucoup plus parfaitement qu'on ne l'exécute à la fourche et en dix fois moins de temps ; et qu'en outre le foin peut rester plus longtemps répandu pour recevoir l'action de l'air et du soleil, puisque sa mise en rouleaux, au moyen du râtelier, est de prendre une partie de l'après-midi comme la confection des meulons ou maquets, qui, d'ailleurs, deviennent inutiles lorsque le foin est bien serré en gros rouleaux.

Il est juste de dire, toutefois, que la machine

à faner, admirable invention pour la fabrication du foin de pré, agit trop énergiquement pour le trèfle et tous les fourrages de cette précieuse famille des légumineuses, chez lesquels, lorsque la dessiccation est un peu avancée, les feuilles, qui en forment les parties les plus sapides et les plus nutritives, se détachent avec une telle facilité que, si on les traite sans les soins suffisants, elles tombent toutes, et qu'il ne reste plus que les tiges ou côtons.

Après que les trèfles, pois, vesces, ont été fauchés, il faut les laisser deux jours sur l'ondin. Le troisième jour on retourne les ondins, sans les secouer, avec le manche de la fourche ou du râtelier, et on maintient le fourrage soulevé autant que possible, de manière que l'air le pénètre en dedans. Il est entendu que, quoique retournés, les ondins ne sont pas répandus ; on leur laisse passer ainsi la nuit. Le lendemain, avant que la rosée soit complètement dissipée et pendant que les feuilles sont encore flexibles, on réunit avec la fourche deux ou trois ondins, sans les serrer et sans les secouer. On les laisse ainsi pendant toute l'ardeur du jour et l'on se contente de râtelier l'entre-deux des chaînes ; le soir on serre avec les râteliers ces chaînes en rouleaux. Si le foin n'est pas parfaitement sec, ou que le temps soit menaçant, on peut le lendemain, toujours le matin, avant que la rosée soit complètement dissipée, ou le soir, mettre les rouleaux en gros meulons ou vilottes de 80 à 100 livres. La dessiccation se termine dans ces meulons sans qu'il soit nécessaire d'y toucher davantage. On comprend que cette manœuvre ne peut s'effectuer avec des machines à faner, et jusqu'à présent il n'y pas de procédé mécanique qui puisse remplacer pour le fanage des légumineuses l'emploi des bras.

Le temps n'est pas toujours beau pendant la fenaison ; mais dans cette saison les pluies n'ont pas de durée comme en automne, et il ne faut jamais s'effrayer. S'il survient des ondées, les opérations du fanage ne peuvent pas toujours se succéder aussi régulièrement qu'il vient d'être indiqué. Si le temps reste à la pluie pendant quelques jours, on ne touche pas aux ondins et on arrête le fauchage, si l'on a beaucoup d'avance. Il faut surtout tâcher, avant que la pluie survienne, de relever en gros meulons, ou mieux d'enlever tout ce qui est sec, et de mettre en très-petits tas, de 20 à 30 livres, seulement, tout ce qui n'est fané qu'à moitié. Dès que le soleil se montre, on ouvre ses moyens tas pour les laisser ressuyer, et l'on a bien soin de les reformer avant la nuit.

Aussitôt que le foin qui a été mouillé est sec, il faut se hâter de le rentrer : une nouvelle pluie lui ferait plus de tort qu'à celui qui n'a pas encore reçu d'eau.

Quelle que soit, du reste, la rapidité de la fenaison, favorisée par un nombre d'ouvriers suffisant, ou par les machines et même par le beau temps, il y a des difficultés de transport qui empêchent que la rentrée des foins s'effectue toujours dans les meilleures conditions. La mise en meulons plus ou moins gros dans les champs, meules qui y séjournent parfois très-longtemps, est dès lors très-souvent indispensable. Or la pluie pénètre les meulons et y détermine une fermentation putride. On a cherché avec raison à obvier à cet inconvénient à l'aide de cha-

perons en paille qui peuvent servir pour abriter les moyettes de gerbes de céréales. M. Tabary, cultivateur de l'Aisne, a imaginé de confectionner ces chaperons par une méthode qui mérite d'être recommandée. Il arrange la paille comme on fait pour les paillasons des jardiniers, mais en disposant les fibres de manière à former un secteur de cercle ; il serre le paillason et le fortifie à chaque tiers à peu près de sa hauteur au moyen d'une sorte de couture en fil de chanvre goudronné. Aux extrémités de chaque ligne de ce fil il attache d'un côté une agrafe en fer et de l'autre côté un anneau. Une fois qu'un meulon est fait, un homme prend un chaperon, le jette sur le tas en l'arrondissant, puis, passant du côté opposé, rapproche énergiquement ses bords et fait passer les agrafes dans les anneaux. La pression que le chaperon exerce ainsi à deux hauteurs différentes sur le meulon fait que le vent ne peut l'en séparer, même dans les tempêtes violentes. Les chaperons, roulés en forme de botte de paille, se transportent facilement dans les champs. Pour les faire sécher, on les pose sur leur base comme une cloche, et, une fois secs, ils se conservent facilement d'une année à l'autre.

La méthode de charger le foin à la fourche, de le décharger de même pour le mettre au grenier, dans les granges, ou pour en faire des meules, présente une grande lenteur d'exécution. On ne peut guère employer plus de deux hommes à terre pour apporter et présenter les brassées de foin et deux hommes sur le chariot pour les recevoir et les répandre. Le bottelage préalable des fourrages serait une excellente mesure ; il ne se fait pas par manque de bras ou par manque de soin. M. Simon, de l'Aisne, n'ayant qu'un très-faible matériel de culture en attelages et en véhicules, en énorme disproportion avec les récoltes fourragères qu'il avait à faire, a adopté un excellent système qui lui a procuré une grande économie de main-d'œuvre. Il consiste dans l'emploi de filets faits en grosse ficelle à trois brins. Ces filets forment un carré de côté, composé de mailles de 6 pouces. Ils sont garnis à 6 pieds de leurs angles, d'anneaux en fer rond, et au quatrième d'une courroie en cuir blanc de 2½ pieds de long. Ces filets durent fort longtemps quand ils ont été trempés une fois dans une lessive d'écorce de chêne.

Le foin étant sec et réuni en longs et fort boudins, deux ouvrières, munies d'une provision convenable de filets, en étendent un par terre à côté de la masse longitudinale de foin et chargent le fourrage dessus en forme de meulon conique de 5 pieds de hauteur. Ensuite l'une des femmes se saisit de la courroie, tandis que l'autre, ramassant l'anneau de l'angle opposé, le présente à la première, qui y passe la courroie en serrant la balle ; les deux autres anneaux sont alors passés, et ils sont ensuite amenés tous les trois à se toucher. Alors la première femme, arrêtant le tout d'une main, se sert de l'autre main pour passer la courroie sous elle-même en retour, de manière à former un ligature qui puisse être défaits facilement quand on tirera le bout. Le filet, ainsi rempli, présente la forme d'une balle un peu aplatie et pesant, en moyenne 100 lbs. Les balles se chargent très-facilement par deux hommes seulement,

qui les passent au charretier placé sur la voiture. M. Simon conseille à cet effet des chars de construction légère, quoique à jantes un peu larges et qui servent à tous les autres usages de la ferme. Il remplace les planches par un bâti qui s'adapte avec facilité et solidité aux corps d'essieux par des tenons entrant dans les mortaises dont ils sont pourvus.

PLANTATION DU TABAC.



L faut au tabac une terre fraîche, substantielle et profonde, labourée avant l'hiver. On égalise au printemps le terrain par des hersages multipliés, et l'on y conduit 60,000 à 70,000 de bon fumier de ferme aussi récent que possible, qu'on enterre par un labour moyen. Lorsqu'on donne le troisième labour, il faut l'approfondir à 3 pouces au-dessous du précédent, afin de tenir le fumier entre deux terres.

Quelquefois on donne un quatrième labour à l'approche de la transplantation du tabac ; mais ce dernier labour est le plus souvent inutile.

Pour planter le tabac, on se sert du dernier labour pour se guider sur les raies de la charrie, ou bien on herse et l'on rayonne. Tout le monde connaît la conduite du rayonneur. Il faut avoir soin de donner la dernière dent de herse en travers, afin que les lignes tracées par le rayonneur dans le sens des sillons coupent en travers les traces des herses, avec lesquelles ces lignes se confondraient si elles étaient données dans le mêmes sens.

Nous avons dit comment il fallait préparer le plant de tabac. Dans les derniers jours de juin, ce plant doit avoir atteint la hauteur de trois pouces et être pourvu de quatre à six feuilles. La veille du jour où on doit l'enlever de la pépinière, on l'arrose pour ne pas endommager le chevelu, ce à quoi l'on doit parvenir facilement avec un peu d'attention, si le plant s'est formé dans une terre en partie composée de terreau.

Lorsque la terre a été rayonnée, on a espacé les pieds du rayonneur à deux pieds pour mettre la même distance entre les lignes. Si c'est sur le labour brut que l'on repique, on plante toutes les trois raies ; les lignes se trouvent ainsi espacées à la même distance de deux pieds. On plante au plantoir à deux pieds de distance dans la ligne.

Cette plantation du tabac a dû se faire par un temps couvert et disposé à la pluie. Dans le midi, où la pratique des irrigations est familière, on donne un bon arrosage à la terre après qu'elle a reçu cette plantation.

Huit à dix jours après, le plant est repris. On procède au premier binage, qui peut se donner à la houe à cheval. Lorsque quinze nouveaux jours se sont écoulés, on donne un second binage suivi, après un court intervalle, d'un buttage léger.

Pendant que ces opérations se sont succédées, le jeune plant de tabac s'est rapidement développé : il a quelquefois jusqu'à deux pieds de hauteur, et il s'est formé le long de sa tige jusqu'à douze feuilles nouvelles.

C'est alors qu'il faut procéder, au pincement, qui consiste à retrancher, avant l'apparition des fleurs, la couronne, au-dessus de la huitième feuille. Ce pincement détermine au bout de

quelques jours la naissance d'un bourgeon dans l'aisselle de chaque feuille. Dès que ces bourgeons ont atteint un développement de deux pouces, on les pince comme on a fait de la tige. La sève, qui ne cesse pas de chercher à se faire jour, continue de développer, soit un nouveau bourgeon terminal, soit de nouveaux bourgeons axillaires. Le planteur de tabac ne doit pas se lasser, de son côté, de combattre cette disposition de la sève par de nouveaux et sévères pincements.

Il résulte de ces soins continuels qu'en contraignant la sève à se réfugier dans les feuilles primitivement produites, elle gorge celles-ci de sucs, et leur fait prendre des dimensions qui se rapprochent quelquefois de trente pouces en longueur et de onze pouces en largeur.

Il ne faut ni étêter ni effeuiller les pieds destinés à porter graine. Le mieux est d'élever ceux-ci à part pour qu'ils ne gênent pas la semaille de la céréale, qui succède ordinairement à la récolte du tabac. On favorise la végétation de ces porte-graines par les mêmes cultures indiquées pour la plantation, et on les tient à une distance de trente pouces au moins les uns des autres.

CULTURE DU MAÏS.

EST pendant la dernière semaine de mai et la première de juin qu'il faut semer le maïs, ou blé de Turquie. Le choix de la terre est moins important que celui de l'exposition. Dans le Nord, l'exposition doit être telle, que le maïs reste le plus longtemps possible sous l'influence bienfaisante du soleil et à l'abri des vents froids. La

terre forte, sans humidité excessive, aussi bien que le sable, pourvu qu'il soit riche et substantiel, lui conviennent également. Le maïs ne redoute ni les chaleurs ni les sécheresses prolongées ; mais les gelées les plus légères lui sont funestes, surtout lorsqu'il sort de terre. Comme il aime une fumure abondante et que sa culture nettoie et ameublie parfaitement la terre, on lui fait ordinairement précéder le froment dans toutes les terres qui conviennent à cette céréale, et le seigle dans les terres sablonneuses. Lorsque la terre a été préparée par plusieurs labours, on y conduit, en mai seulement, le fumier que l'on enterre par le labour de semaille.

Pour la facilité des binages à la charrue et des buttages, il est incontestablement mieux de le planter en lignes, soit avec des semoirs spéciaux, soit à bras. Les cultivateurs qui débiteront dans la culture du maïs et qui ne possèdent pas de semoirs, hésitent souvent dans la manière de pratiquer cette plantation en lignes. Le procédé suivant est aussi simple qu'expéditif. On fait suivre une raie du labour brut à un ouvrier, qui, d'un seul coup de sa binette, ouvre une légère excavation dans le fond de la raie. Il en fait autant de 3 pieds en 3 pieds, et la femme ou l'enfant qui le suit laisse tomber cinq ou six grains de maïs dans cette fossette. Au bout du champ, les ouvriers laissent trois raies vides et reviennent par la quatrième. Les touffes de maïs se trouvent de la sorte espacées d'un mètre, et les lignes ont la même distance entre elles. Pour économiser le terrain, on peut mettre en chaque touffe de maïs, dans les

lignes, une touffe de fèves, qui ne font pas de tort à la céréale et profitent des cultures d'entretien qu'elle reçoit. Un coup de herse donné en long seulement recouvre suffisamment les semences et termine l'opération.

Le maïs lève 8 à 15 jours après qu'il a été planté. Lorsqu'il est haut de 6 à 7 pouces, on lui donne un premier binage à la binette à bras dans les lignes, et avec la houe à cheval entre les lignes. Le binage à bras autour des jeunes plants est recommandé pour que la houe à cheval ne les approche pas trop près, surtout s'il y a des fèves interposées, car ces deux plantes sont délicates dans leur jeunesse.

Lorsque le maïs a atteint un pied et demi de hauteur, on lui donne un léger cheval : cette charrue fait ainsi deux tours ou quatre raies entre chaque rayon. Comme cette céréale a un grand nombre d'ennemis parmi les oiseaux et les rongeurs, qui en sont tous très-friands, on repique à cette époque, dans les places vides ou trop dégarnies, des pieds que l'on prend dans les places où ils sont trop serrés ; ou bien, ce qui est peut-être préférable, on sème, dans ces vides, des espèces hâtives, comme le *quarantain*, qui arrivent à maturité en même temps que le reste du champ.

Après le premier buttage, le maïs prend un développement rapide, et, lorsque 15 jours environ se sont écoulés, on en donne un second plus énergique, après lequel la terre se tient propre jusqu'à la maturité.

Lorsque les panicules qui portent les fleurs mâles sont desséchées, mais *pas avant que les houppes soyeuses des épis soient flétries*, on doit enlever ces panicules avec une portion de l'épi le plus haut, s'il y en a plusieurs. On supprime en même temps tous les épis surabondants, et l'on n'en conserve que deux sur les pieds les plus vigoureux, et un seul sur les autres. Toutes ces parties supprimées sont données aux vaches avec les jets qui ont poussé autour de la tige principale. Ces débris réunies ne s'élèvent pas avec les feuilles que l'on enlève un peu tard, à moins de 3,000 livres par arpent d'un fourrage vert aussi profitable aux vaches laitières qu'aux bœufs qui en sont nourris.

Le maïs se sème aussi spécialement, depuis la fin de mai jusqu'au mois de juillet, de 15 jours en 15 jours, comme fourrage vert d'été. Il permet de donner à la terre toutes les préparations de la jachère pour le froment qui le suit, car il n'occupe pas le sol plus de 70 à 80 jours. Les façons qu'il reçoit pendant cet espace de temps ne laissent pas à la terre le temps de se salir. Les bestiaux sont plus avides de ce fourrage vert que de tout autre, et il n'en est aucun qui donne aux vaches autant et d'aussi bon beurre, ni aux bœufs une graisse plus fine.


Il faut encore moins semer le maïs pour fourrage à la volée que lorsqu'on le cultive pour son grain. On le sème sur le labour, de deux en deux raies, en ne mettant dans la raie qu'un intervalle d'un pouce entre chaque grain. Le semoir à brouette convient essentiellement pour cette semaille, que l'on peut, au reste, pratiquer à la main en suivant la charrue ; mais il faut alors que le labour d'ensemencement soit très-superficiel, car, à plus de 2½ pouces de prof. le maïs ne lèverait pas. Plus tard, et lorsque le maïs a pris les mêmes développements indiqués

précédemment, on passe la houe à cheval, puis on donne un buttage; et, au moyen de ces deux façons, on obtient plus du double en fourrage de ce qu'on aurait fait produire en semant à la volée. Cette méthode emploie environ 2 minots par arpent. Son application au maïs destiné à être récolté en grain ne prend qu'un demi minot.

Dès que les panicules du maïs-fourrage commencent à se montrer, on coupe, soit à la faux, soit à faucille, à mesure des besoins, et l'on prolonge cette récolte jusqu'à ce que les panicules désleurissent. Dès que le maïs semé pour succéder au premier est bon à prendre, on peut, si l'on n'a pas tout récolté celui-ci, finir de le couper et le faner; il forme un excellent fourrage d'hiver.

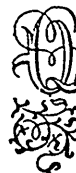
Quand on cultive le maïs pour graine, on emploie deux gallons de semence pour un semis en lignes, six gallons pour semis à la volée. Quand on sème pour fourrage, on répand au moins un minot de grains.

TREFLE ROUGE.

E trèfle rouge (*Trifolium pratense*), nommé aussi trèfle commun, grand, se sème à la même époque et dans les mêmes conditions que le mil. C'est le premier d'entre tous les fourrages artificiels pour les climats froids et humides et pour les terres argileuses et fraîches. Il aime les sols calcaires, et, à leur défaut, il exige impérieusement que la terre soit amendée par la marne ou la chaux pour donner des produits abondants. Il supporte l'humidité du sol: ce n'est pas à dire qu'un sous-sol humide et froid lui convienne; loin de là: aussi se plat-il particulièrement dans les argiles drainées. Le trèfle est le pivot de la culture alterne, et il se place dans la céréale qui vient après des pommes de terre, des turneps ou des betteraves fumées.


Il ne faut pas que ces racines aient reçu moins de 50,000 lbs. de fumier pour que le trèfle se couvre d'un épais feuillage après deux récoltes épuisantes que des pommes de terre ou des betteraves suivies d'orge ou de blé, et ce n'est qu'à la condition d'une végétation très-vigoureuse qu'il convient de les faire suivre par un froment. Il vaut mieux, si le trèfle n'est pas bien réussi et que les graminées s'y montrent par places, le faire pâturer pendant l'automne qui suit sa récolte et le remplacer par une avoine qui sera plus productive en matière et en argent que n'aurait été le blé venant dans ces circonstances.

TREFLE BLANC.

UOIQUE le trèfle blanc (*Trifolium repens*) donne des produits fauchables dans les terres de première qualité, comme il est préférable de conserver ces dernières pour des fourrages qui, comme le trèfle rouge, ont plus de valeur, c'est plutôt comme pâturage qu'on l'emploie. Dans ce cas, il profite parfaitement dans des sols légers où le grand trèfle ne se plairait pas. Il repousse et épaissit lorsqu'il a été pâturé par les moutons, et, en même temps qu'il est un bon aliment pour ces derniers, aussi bien que pour les

bêtes à cornes, il améliore d'autant plus le sol, par les déjections de ces bestiaux, que le pâturage a été plus prolongé. Il faut au plus 10 à 12 lbs. de graine par arpent. C'est une excellente plante à introduire dans les mélanges pour prés et gazons; il vient bien dans tous les terrains.

CULTURE DES POMMES DE TERRE.

A pomme de terre, à cause de la culture énergique et peu coûteuse qu'on peut lui donner au moyen de la herse et de la houe à cheval, est plus propre que les autres récoltes racines à remplacer la jachère. Tous les sols lui conviennent, et elle succède très-bien aux récoltes épuisantes et salissantes, à la condition de lui donner d'abondants fumiers. Elle est si robuste, qu'elle profite des engrais les moins décomposés, et elle vient également bien sans engrais à la suite d'une prairie ou d'un vieux trèfle; mais dans la grande culture on réserve cette dernière place à l'avoine, et la plantation des pommes de terre sur trèfle rompu n'est guère pratiquée que par les petits cultivateurs qui font tous leurs ouvrages à bras.

On doit préparer un champ destiné à recevoir des pommes de terre par plusieurs labours donnés dans toute la profondeur de la couche végétale; dans les terres fortes un de ces labours est exécuté avant l'hiver. On détruit les mauvaises herbes dans l'intervalle des labours à l'aide de la herse et de l'extirpateur.

Le mode le plus suivi et le plus économique pour planter les pommes de terre consiste à employer la charrue. Avant le dernier labour, on transporte le fumier sur le sol bien égalisé à la herse, et on l'épand: il faut donner la préférence au fumier de vaches ou de bœufs dans les sables, et au fumier de cheval, un peu consommé, dans les terres fortes. Les pommes de terre les plus fortement fumées sont les plus riches en fécule; elles supportent bien une fumure de 50,000 livres par arpent et le payent largement.

Le labour de plantation se fait assez profond dans les terres peu compactes, et d'autant plus léger dans les terres fortes, que l'on craint d'avantage l'humidité dans ces dernières. Dans la raie ouverte par la charrue, deux femmes déposent de 18 pouces en 18 pouces un tubercule. Les meilleures pommes de terre pour la plantation sont celles qui, non coupées, sont grosses comme un petit œuf de poule. Il en faut vingt-cinq minots. Lorsqu'une raie est plantée, on laisse vides les deux suivantes, de sorte que lorsque la plantation est terminée les rangs de pommes de terre se trouvent placés dans toutes les troisièmes raies.

On abandonne la plantation sur le labour brut, et on ne la herse qu'au bout de quinze jours ou trois semaines, lorsque le sol commence à se couvrir d'herbes. On ne cesse les hersages en long, en travers et en diagonale, que lorsque la surface est parfaitement nette et ameublie. Peu après, lorsque les rangs de pommes de terre sont bien sortis, on recommence le hersage, que l'on peut renouveler encore une fois lorsque les tiges des pommes de terre ont déjà 8 à 9 pouces de hauteur. Ces différents hersages exécutés à propos ameublissent et net-

toient la terre d'une manière remarquable. Quelques temps après on donne un binage à la houë à cheval, et on le répète à quinze jours d'intervalle. Puis on passe le buttoir, une première fois légèrement, et une seconde fois plus énergiquement. Après ce dernier buttage, les tiges des pommes de terre couvrent le sol, et l'on n'entre plus dans la pièce que pour en faire la récolte.

La durée des travaux que nous venons d'indiquer, et qui se succèdent à peu près de quinze jours en quinze jours à partir de la plantation, est de trois mois, après lesquels les pommes de terre ont pris un feuillage si épais, que nulle plante adventice ne saurait se produire à leur ombrage.

Depuis l'invasion de la maladie des pommes de terre, en 1845, quelques cultivateurs ont pensé que le fumier enterré en même temps qu'elles les prédisposait à la nourriture. Il n'en est rien. Les tubercules nouveaux ne se forment que deux mois après la plantation. La décomposition de fumier est alors assez avancée pour qu'il ne s'y trouve ni plus d'humidité, ni plus de chaleur que dans la terre qui l'environne. Les pommes de terre plantées sans fumier sont aussi sujettes à la maladie que celles qui sont fumées, mais elles produisent moins.

ENTRETIEN DES PRAIRIES.

DURANT les premiers jours de juin on achève de nettoyer les prés de toutes les feuilles et branchages; on enlève les plantes nuisibles; enfin, si les taupes ont fait de nouvelles buttes, on se hâte de les répandre.

On roule les prés nouveaux avec avantage. On applique encore de la suie et des cendres sur les anciennes prairies.

On recommence généralement, si le temps est doux, les irrigations des prés, mais on ne les prolonge pas autant qu'à l'automne. On laisse couler l'eau pendant deux ou trois jours et l'on met ensuite à sec pendant une journée ou pendant quarante-huit heures, de manière que la terre soit ressuyée avant de recevoir une nouvelle couche d'eau. Il faut éviter d'employer de l'eau trouble qui ensablerait le foin.

On doit aussi protéger les jeunes herbes contre la gelée blanche, ce qui se fait, quand on craint une nuit seraine, en mettant de l'eau le soir sur la prairie. Si l'on a été surpris par la gelée, on donne l'eau dès le matin pour la retirer vers neuf ou dix heures.

DRAINAGE.

LES jours deviennent assez longs pour qu'il y ait avantage à drainer pendant le mois de juin les terres en jachère; il sera convenable de faire le drainage avant le premier labour et de laisser les tranchées ouvertes pendant quelques temps, après la pose des tuyaux et le premier recouvrement qu'on exécute avec la terre la plus argileuse. L'air et le soleil désagrègeront utilement les terres mises à jour.

On achève pendant les premiers jours de juillet

le drainage des terres en jachère. Après le fenaison, on commence celui des prairies marécageuses.

L'assainissement des marnis tourbeux, soit par des fosses ouvertes, soit par le drainage à tuyaux souterrains, s'effectue aussi actuellement avec succès.

C'est la meilleure saison pour creuser des puits perdus ou puits absorbants et pour effectuer le drainage dit par perforation ou vertical.

L'écobuage des marais tourbeux et leur mise en culture après le drainage ou l'assainissement se commence immédiatement. On coupe la tourbe qui doit être amoncelée et séchée afin d'être brûlée et de donner les cendres qui produisent un si bon effet dans le reste de la tourbière.

TRAVAUX DIVERS.

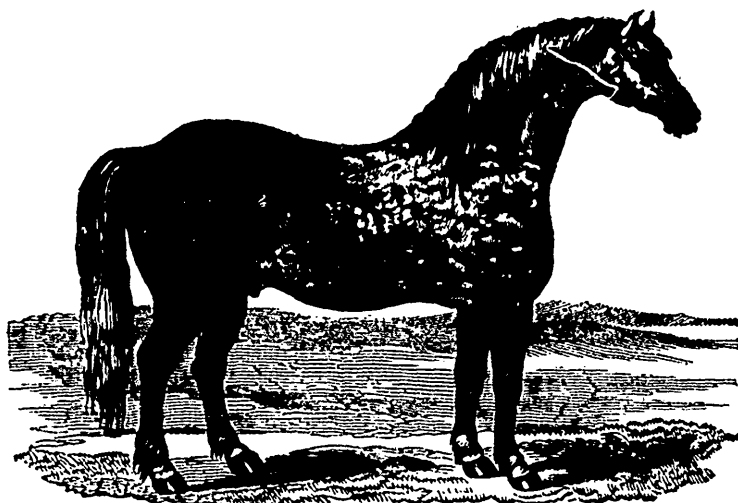
DURANT les premiers jours du mois de juillet, alors que les travaux de la fenaison ne réclament pas encore les atteleages et les soins des ouvriers de la ferme, on fait le transport des bois de construction et des bois de chauffage; on cure les fossés et les étangs, on transporte la vase pour en former des composts; on répare les chemins et on fait les prestations en nature.

LABOURS.

LE second labour dans la jachère doit être donné à toute la profondeur de la couche arable. Lorsque ce labour a été précédé des hersages et des roulages indiqués à l'occasion des travaux d'avril, pour être faits après la levée de la jachère, lorsque sans donner le temps à la terre de se reprendre, on a suffisamment répété ces hersages, et que la surface du champ est bien émiellée, on n'a jamais à craindre que la terre se prenne de sécheresse; jusqu'à l'époque des semailles, le charnu pourra y entrer en tout temps.

Néanmoins il est des terres argileuses où les choses ne se passent pas d'une manière aussi commode, et où la charrue retourne à ce second labour des blocs de glaise encore humides dans lesquels les herbes de fer les plus énergiques traceront leur voie comme dans de la poix sans ameublissement; les rouleaux si énergiques de Crosskill et les instruments analogues ne feraient autre chose que de s'y encrasser en pétrissant la glaise. La seule manière de venir à bout de pareilles terres consiste à n'y pas toucher après le labour, et à les laisser exposées à l'ardeur du soleil de juillet et d'août. Elles acquiescent, en se desséchant, la dureté de la pierre; mais à mesure du retrait de l'humidité, il se forme à la surface, puis à l'intérieur des mottes, une multitude de fissures dont le nombre va toujours en augmentant. Quelque soit la longueur des sécheresses, il finit par subvenir une pluie d'orage. Vingt-quatre heures après cette pluie, on fait passer de simples herbes de bois, et la terre se trouve dans l'état de division le plus parfait. Cette action du soleil, dont les résultats sont semblables à ceux obtenus dans des terres argileuses par les fortes gelées, désagrège tellement les mottes qu'elles se conservent pulvérulentes jusqu'à la saison des semailles.

ANIMAUX DE LA FERME.



LE CHEVAL PERCHERON.

U moment où l'attention des agriculteurs se fixe avec tant d'intérêt sur le percheron, nous sommes sûrs que nos lecteurs feront leur profit de l'excellente étude qui suit empruntée à M. Du Hays.

“ Toutes les brochures, tous les écrits dont le cheval a été l'objet, se réduisent à peu près à ceci :

Se plaindre de ce qu'il n'existe pas de race qui, à de hautes qualités morales, unisse, à un degré élevé, les qualités physiques.

Chercher, — ce sont les plus modestes, — ou enseigner les moyens de l'obtenir.

Un tel bruit a lieu de surprendre au cœur de la France, où fleurit, depuis longtemps, une race qu'on dirait de tous points faite par le cadre tant de fois proposé.

La preuve en est facile : Une esquisse, prise au vol, de ces caractères principaux, suffit pour la fournir.

A une force peu commune, à une vigueur qui jamais ne se dément, à une conformation dont les formes puissantes n'excluent point l'élégance, elle sait allier la docilité, la douceur, la patience, la franchise, une grande sobriété, une santé excellente et un tempérament rustique et résistant. Ses actions sont vives, relevées et légères. Sa tenue est constante dans le travail et à toutes les allures. Elle possède la double et inappréciable qualité de courir vite en tirant lourd. Elle est précieuse, surtout pour son étonnante précocité, et produit à deux ans, en travail, plus qu'elle n'a coûté en nourriture et en entretien. En effet, le labour auquel sont condamnés tous les êtres, elle l'aime et montre pour lui une réelle aptitude. Son moral est droit et solide, ne connaissant ni les quintes de mauvaise humeur, ni les excitations nerveuses. Elle a pour l'homme, son compagnon de fatigues, une confiance innée, fruit de l'éducation, depuis longues générations, au sein de la famille et elle lui témoigne une douce

familiarité. Les femmes, les enfants, dont les mains la nourrissent, peuvent l'aborder sans crainte. Elle est honnête, en un mot, si j'ose ainsi parler. Elle a cette belle robe grise d'Orient, la plus favorable de toutes pour pouvoir affronter au milieu des labeurs de la plaine, les rayons brûlants du soleil ; cette robe qui réjouit l'œil, et qui dans les ténèbres de la nuit, laissait entrevoir au postillon d'autrefois qu'il n'était pas seul et que son ami cheminait loyalement devant lui. Elle est exempte (cause de jalousies éternelles chez les éleveurs des autres races), elle est exempte toujours des tares osseuses, héréditaires, du jarret, et on ne connaît même pas de nom, dans les centres qui l'élevaient, i éparvin, le jardon, la forme, la fluxion périodique et autres infirmités redoutables.

Cette race, vraiment typique, semblerait un mythe si elle ne vivait à nos côtés. Mais chaque jour nous la voyons, chaque jour nous touchons à ce trésor accordé par la Providence aux contrées qu'elle affectionne, pour y faire fleurir l'agriculture, cette maîtresse aux moraux enseignements, et régner avec elle l'abondance et la paix.

Je ne la nommerai pas : tous, à cette incomplète ébauche, ont reconnu la belle race de chevaux honnêtes et laborieux, qui naît et grandit dans l'ancienne province du Perche, si justement surnommée la *Perche aux bons chevaux* ; creuse en longs sillons le sol de la Beauce, et se répand de là dans toute la France, où ses qualités la rendent sans rivale pour toutes les spécialités du service de traction rapide.

Aussi, en résulte-t-il que toutes nos provinces l'envient, et que, pour l'étranger même, elle est recherchée avec une faveur qui tient de l'empportement.

Le producteur, — ce n'est généralement qu'un fermier, — trop peu riche pour n'être pas tenté, se trouve sans force, sans résistance en présence de cette attraction de tous les instants. Les plus beaux types, non-seulement les mâles,

mais les femelles encore, disparaissent chaque jour.

Cette disposition, tendant sans cesse à dépeupler le Perche de ce qu'il a de supérieur, est d'autant plus redoutable que la question de remplir les vides et de sauver cette race d'une dégénérescence et d'un effacement inévitables devient le corollaire obligé de telles opérations commerciales.

Lancé dans cette voie, si le Perche ne prend, sans tarder, des mesures salutaires, s'il ne fait un généreux effort pour se mettre en état, soit de résister au courant, soit de l'alimenter d'une façon toujours égale et soutenue, il est fatalement marqué pour un effacement complet à l'heure même où l'avenir est à lui.

L'avenir, en effet, je souligne le mot, est au cheval percheron, s'il peut se soutenir au premier rang des races véritablement utiles, jusqu'au jour, peu éloigné, où s'ouvrira cette ère de triomphe, et tout semble concourir aujourd'hui à faire une vérité de ce qui, d'abord, paraît un paradoxe.

Le percheron trouve, je le sais, par ce temps-ci, dans la classe de cheval de luxe, un antagoniste auquel le prestige dont s'entoure l'élégance semble devoir donner des forces redoutables. Le cheval anglais et ses congénères tiennent le sceptre de la mode et du bon ton. Mais cet antagonisme, plus apparent que dangereux, en raison des sphères élevées, mais assez limitées, dans lesquelles il se meut, n'aura qu'un temps, et cédera devant la raison où les nécessités d'une situation tendue.

Notre siècle, factice à l'excès, est dominé par le besoin et les excitations d'un luxe, qui tend à ruiner les maisons les plus solidement établies. Il laisse follement patrimoines et fortunes s'effeuiller sous la main d'une vaniteuse et tapageuse ostentation, sans s'apercevoir que déjà elles blaisent et se nivellent chaque jour, sous l'action continue des loix. Le réveil se fera, et l'effet d'une réaction inévitable sera un retour général vers le solide et la simplicité.

Dégrégées du luxe des villes, les intelligences d'élite se retremperont, ayons-en l'espérance, dans le calme des champs, et l'agriculture reprendra ses droits trop longtemps méconnus.

Fatigué de se laisser ronger par cette hôte élégant que l'on nomme le cheval de luxe, et cette armée de satellites malfaisants qui gravitent à sa suite, on reviendra vers le cheval sérieux, celui qui demande peu de soins et qui rend des services, vers celui qui ne boude pas à la peine, le compagnon né de tout homme jaloux de suivre la loi de nature, qui est celle du travail.

Le percheron a plus que jamais sa raison d'être. C'est celui, parmi les chevaux de service, qui est appelé à la plus haute fortune ; car, de tous les chevaux communs, il est le plus près du sang, pour ses formes et ses aptitudes. Son indispensabilité le fait demander partout. Si le chemin de fer l'a chassé de la grande route, il le réclame comme auxiliaire, dans les centres de population, et à tous ces points d'émission ; car c'est un cheval éminemment trotteur, brillant par son aptitude à se mouvoir à une allure relativement rapide ; excellent dans la faculté précieuse de tirer en courant. Depuis que les voitures de relais ont cessé de le demander, les

omnibus qui circulent dans les grandes villes, ou qui communiquent avec les chemins de fer, le consomment dans une proportion croissante.

ORIGINE DU PERCHERON.

ELLE est l'origine du Percheron ? Selon les uns, le Percheron est d'origine arabe. D'autres, moins explicites, et sans lui assigner une origine aussi noble, le regardent comme fortement imprégné de sang oriental.

M. Eugène Perrault, l'un des plus riches et des plus habiles marchands de chevaux de luxe d'Europe, m'a souvent répété : " Rien ne m'intéresse comme cet admirable cheval percheron, qu'à tous ses caractères je regarde comme un Arabe grossi par le climat et par la rusticité des services auxquels il est employé depuis des siècles."

On ne trouve, cependant, nulle part, dans l'histoire, la preuve écrite, mathématique, que le percheron soit un cheval arabe. Mais, sans se laisser arrêter par cette lacune, il est, je crois facile, par des déductions historiques, de démontrer qu'il descend de l'Arabe.

On sait que, dans le VIII^e siècle, après la déroute du chef sarrasin, Abdérame, vaincu par Charles-Martel dans les plaines de Vouillé, il resta au pouvoir des vainqueurs une cavalerie magnifique, puisque plus de 300,000 infidèles mordirent la poussière. Or, les chevaux que montaient ces soldats étaient tous, comme eux, du pays du soleil. Partagés entre les hommes qui avaient pris part à l'action, et dont un grand nombre était du Perche, de l'Orléansais et de la Normandie, ils durent laisser, dans la production de ces pays, des traces indélébiles de leur passage.

Le Perche, comme tous les pays de la chrétienté, fournit, on le sait, aux croisades un contingent de combattants, et les chroniques citent plusieurs comtes de Bellesme, de Mortagne et de Nogent, des barons et des gentils-hommes du pays qui, avec leurs vaisseaux, accomplirent ces pèlerinages.

M. l'abbé Frét, dans une lettre adressée au congrès de Mortagne, le 16 juillet 1843, et dans son grand ouvrage sur le Perche, cite, à cette occasion, un seigneur de Montdobleau, Geoffroy IV, et Rotrou, comte du Perche, qui ramènèrent de Palestine plusieurs étalons orientaux, auxquels ils donnèrent des juments, et dont ils conservèrent précieusement la race.

Les croisements *in-and-in* qui durent être fréquents à cette époque, en raison du petit nombre et de la beauté incontestée des reproducteurs, imprimèrent à tout jamais le cachet paternel. Le seigneur de Montdobleau fut, dit-on, le plus zélé des propagateurs de ces illustres étrangers, aussi y réussit-il le mieux, et la supériorité de ces résultats se remarque encore de nos jours. Les chevaux de Montdobleau sont les premiers du Perche. Il fut imité également par Roger de Bellesme, qui introduisit la race arabe et celle d'Espagne dans ses domaines, ainsi que par Giroey, seigneur de Saint-Cenery, d'Echauffour, de Courville et de Coucerault, dans le Perche. Ces faits ont leur importance historique. Mais, comme on pourrait se récrier contre cette origine noble attribuée à la race percheronne, je m'empresse d'ajouter qu'il en est à peu près de

même partout. Pareilles chroniques n'existent-elles pas, non-seulement pour le Limousin, peuplé par les comtes de Royères, pour la Navarre, pour l'Auvergne (pays des chevaux nobles), mais encore pour la Bretagne, le Maine (où le cheval n'a plus rien qui rappelle l'Orient) et pour tous les pays d'où sont sortis les Croisés ? Tous ceux qui ont pu ramener leurs chevaux, ne l'ont-ils pas fait ? Les services qu'ils en avaient tirés en Terre-Sainte leur en avaient trop bien fait apprécier les qualités pour qu'aucun de ceux qui l'aient pu y aient manqué. De pareils faits sont cités à peu près dans toutes nos provinces et ne prouvent qu'une chose, c'est que le sang oriental est précieux depuis longtemps, mais que tous les pays qui ont eu l'avantage de le posséder, n'ont eu ni l'aptitude, ni le goût, ni la possibilité de le bien conserver, et que, lorsque après plusieurs siècles, on a la bonne fortune d'en pouvoir en montrer des traces certaines, on doit faire tous ses efforts pour les raviver.

Me lancerai-je dans le champ des inductions et dirai-je que, du temps des Romains, le cheval aux formes orientales était non-seulement connu des Gaules, mais déjà était caractérisé dans le Perche ? Parlerai-je de cette découverte faite à Nauvy, près Sargeau (Loiret), sur les confins du Perche ?

En 1861, on y a mis au jour, au milieu d'un champ, un caveau souterrain contenant une statue de Bacchus entourée de statues de Bacchantes, le tout accompagné d'un cheval, d'un cerf, d'un sanglier, de poissons, d'un cep de vigne et de productions du pays. Or, le cheval présentait tous les caractères d'un gros Arabe, ce qui démontre qu'il y avait des arabes dans le pays, ou que la race locale, dont on avait copié une individualité, ressemblait à l'Arabe.

Ces données historiques, ces inductions, tout incomplètes qu'elles puissent être, nous amènent à penser que, comme antiquité, la race percheronne ne le cède à nulle autre de nos races françaises, et que le sol qui l'a nourrie est des meilleurs de France.

Soumis au régime féodal, habité par des tenanciers toujours en guerre, le Perche a dû être toujours un pays hippique et le cheval y a dû être, à toutes les époques, le compagnon de l'homme. C'était pour lui une nécessité de premier ordre. Dans ces temps de guerres, de surprises, quel bétail plus mobile, plus facile à élever ? Quelle gloire aussi d'avoir de nobles coursiers, d'en avoir tant, qu'on n'en savait même plus le nombre, comme ces Rotour, dont les chevrons héraldiques, flottants sur leurs grands étendards, le redisaient du haut des tours de Mortagne et de Nogent !..

Mais, comme race, le Percheron avait-il les caractères qu'il affecte aujourd'hui ? Ce n'est pas probable. Elle devait être plus légère, tout en possédant en elle-même les principes des caractères qu'elle a revêtus plus tard. L'essentiel pour nous est de prouver qu'il y avait alors une race indigène. Car, si la vie particulière que l'on menait autrefois, si l'aspect du pays qui a dû toujours être fertile, si les inductions historiques ne le prouvaient, la tradition universelle de toute la contrée ne nous laisserait à cet égard aucun doute.

VITESSE ET TENUE DU CHEVAL PERCHERON.

DOUS avons dits que l'une des qualités distinctives du cheval percheron et l'une de celles qui lui ont valu l'estime universelle, était de trotter vite en tirant lourd. On se tromperait fort, cependant, si l'on s'imaginait que cette faculté de trotter vite le place sur le même rang que le cheval de sang. Celui-ci tire peu, c'est vrai ; mais il y

a de longues détente, et, sous le point de vue de la vitesse, il bat carrément le Percheron. Car la présence sur l'hippodrome de chevaux tels que *Décidée* et *Sarah*, qui ont lutté avec des chevaux de sang de l'ordre le plus élevé, tantôt honorablement battus, le plus souvent victorieux, la présence, dis-je, de tels chevaux n'est qu'une heureuse et rare exception.

La spécialité du Percheron de trotter vite en tirant lourd, a donc des limites, et ce sont ces limites que je veux faire connaître au moyen d'exemples nombreux et recueillis avec soin.

Ce que le Percheron faisait sur les diligences, sur les malles, sur les chaises de poste, tout le monde le sait ; il est inutile de le redire. D'un relais à l'autre, ne traînant jamais moins de deux mille livres et trois le plus souvent, par le chaud, par le froid, sur des chemins montueux, malaisés, il faisait ces trois lieues à l'heure en se jouant, quatre sans broncher ni geindre ; mais c'était là le *rac plus ultra* qu'il ne fallait jamais raisonnablement dépasser.

Ce qu'il fait sur les omnibus, tout l'univers vient à Paris et peut s'en convaincre, et l'admirer. De là, une des principales attractions de l'étranger intelligent pour le cheval percheron.

Il ne nous reste donc plus qu'à le suivre sur l'hippodrome et de faire le relevé des vitesses constatées dans les courses gagnées par lui.

Les réunions de courses qui lui ont été depuis longtemps consacrées, sont celles d'Illiers, de Courtalain, de Montdoubleau et de Mortagne ; c'est là que nous le verrons presque toujours. Aussi, est-il indispensable d'indiquer, pour être rigoureusement vrai, que ces hippodromes, sauf le nouveau de Mortagne, terminé depuis deux ans, n'étaient que des champs labourés, mal dressés, pierreux, durs par la sécheresse, défoncés comme une tourbière par les temps mouillés. Que celui de Mortagne, notamment, placé sur le versant d'un coteau rapide, réunissait aux défauts précités, d'offrir, dans une distance de 1,000 verges, trois pentes rapides comme un toit de maison et trois montées similaires. Les chevaux qui avaient le plus brillé ailleurs, abordant ce terrain, tombaient plat et mettaient un temps infini à fournir leur épreuve. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'abaissement des moyennes, mais c'est aussi à elle que l'on doit de connaître le cœur du Percheron. Quand un poulain de trente mois avait bravement accompli sa tâche et parcouru deux ou trois fois le tour de cet piste assassine (et il s'en trouvait bon nombre), on pouvait hardiment prédire qu'il y avait en lui l'étoffe d'un brave et digne cheval. A tout cela, ajoutons que, soit attelé, soit monté, le Percheron est presque toujours placé dans une situation défavorable. Monté, il est livré à un jeune gars, ardent, sans expérience, qui ne calcule rien et

Le pousse sans ménagement au début et ignore l'art de faire une arrivée. Attelé, il est couvert d'un harnais lourd et gênant, et il traîne à sa suite soit un gros charriot mal roulant, soit un gros, mauvais et bas tilbury de voyage.

Le tableau ci-dessous, résumant la résultante de 196 courses, officiellement constatées sur l'hippodrome, et de deux épreuves de fonds qui ont été également constatées avec soin, donnera la moyenne de ce dont le Percheron est capable, soit sur des pistes raboteuses, défoncées ou montueuses, soit sur des grandes routes et dans des pays énergiquement mouvementés.

VITESSE DU CHEVAL PERCHERON, POUR DEUX KILOMÈTRES ET AU-DESSUS.

Percherons montés.

1 mille et un quart.—29 résultats.

Les deux meilleurs sont ceux de *Julie*, à Montdoubleau, en 1864 : 3 minutes 50 secondes, et de *Godius*, au même lieu, en 1857 : 3 minutes 58 secondes.

Les deux plus mauvais sont ceux de *Vidocq*, à Mortagne, en 1865 : 7 minutes 37 secondes, et de *Lansquet*, au même lieu, en 1861 : 7 minutes 48 secondes.

La vitesse moyenne est de 4 minutes 12 secondes $\frac{1}{2}$ environ.

2 milles.—31 résultats.

Les deux meilleurs sont ceux de *Vaillante*, à Mortagne, en 1864 : 4 minutes 38 secondes, et de *Julie*, à Montdoubleau, en 1864 : 6 minutes 14 secondes.

Les deux plus mauvais sont ceux de *Mouche*, à Mortagne, en 1855 : 9 minutes 18 secondes et de *Biche*, à Mortagne, en 1855 : 8 minutes 30 secondes.

La vitesse moyenne est de 6 minutes 40 secondes environ.

2 milles.—40 résultats.

Les deux meilleurs sont ceux de *Cocotte*, à Illiers, en 1861 : 6 minutes 5 secondes $\frac{1}{2}$, et de *Sarah*, au même lieu, en 1865 : 6 minutes 2 secondes.

Les deux plus mauvais sont ceux de *Balzane*, à Illiers, en 1859 : 9 minutes 40 secondes, et de *Renaud*, au même lieu, en 1850 : 10 minutes 30 secondes.

La vitesse moyenne est de 7 minutes 20 secondes environ.

2 milles et demi.—65 résultats.

Les deux meilleurs sont ceux de *Sarah*, à Langon, en 1865 : 7 minutes 35 secondes, et de la même, à Mortagne, en 1865 : 7 minutes 40 secondes.

Les deux plus mauvais sont ceux de *Marmotte*, à Mortagne, en 1856 : 13 minutes 26 secondes, et de *Julie*, à Courtalain, en 1863 : 11 minutes 30 secondes.

La vitesse moyenne est de 9 minutes 15 secondes environ.

2 milles 3 quarts,

Ont été fournis, à Illiers, par *Bichette*, en 1860, en 12 minutes 15 secondes.

2 milles et 3 quarts,

Au même lieu, ont été fournis trois fois et ont donné une moyenne de 11 minutes 25 secondes.

3 milles $\frac{1}{2}$,

Au même lieu, ont été fournis, par *Championnet*, en 1857, en 12 minutes.

Percherons attelés.

1 mille,

Ont été fournis, en 1855, à Bethune, par la *Grise*, en 4 minutes 2 secondes.

1 mille et 1 quart,

Ont été fournis, à Mortagne, en 1856, par *Brat-apre*, en 5 minutes 4 secondes.

2 milles.—8 résultats.

Les deux meilleurs sont ceux de *Achille*, à Illiers, en 1863 : 7 minutes 17 secondes, et de *Julie*, à Illiers, en 1863 : 7 minutes 40 secondes $\frac{1}{2}$.

Les deux plus mauvais sont ceux de *Championnet*, à Illiers, en 1858 : 7 minutes 53 secondes et de *Bichette*, à Illiers, en 1849 : 8 minutes 13 secondes.

La moyenne est de 7 minutes 36 secondes environ.

2 milles et demi.—14 résultats.

Les deux meilleurs sont ceux de *Vigoureux*, à Illiers, en 1851 : 8 minutes 30 secondes, et *Bibi*, à Mortagne, en 1865 : 9 minutes 56 secondes.

Les deux plus mauvais sont ceux de *Bichette*, à Courtalain, en 1860 : 11 minutes 30 secondes, et de *d'Artagnan*, à Mortagne, en 1850 : 11 minutes 55 secondes.

La vitesse moyenne est de 10 minutes 9 secondes environ.

2 milles et 3 quarts.

Deux épreuves de ce genre ont été fournies, à Rouen, par *Décidée* :

La première fois, en 1864, en 9 minutes 21 secondes ; la deuxième fois, en 1865, traînant 380 lbs, 10 minutes 49 secondes.

TENUE DU CHEVAL PERCHERON.

Épreuves de fonds régulièrement constatées.

Une jument grise, née chez M. Beaulavon, à Almenesches (Orne), en 1845, appartenant à M. Montreil, marchand de chevaux à Alençon, a fourni, en 1851, l'épreuve suivante :—Attelée à un tilbury de voyage, elle est partie de Bernay en même temps que la malle estaffette de Rouen à Bordenave, et est arrivée avant elle à Alençon, ayant franchi 55 milles sur route montueuse et difficile, en 4 heures 24 minutes.

Cette jument vit encore, et appartient aujourd'hui à M. Buisson, maître d'hôtel au *Cheval-Blanc*, à Sées (Orne), chez lequel elle traîne l'omnibus qui fait le service de la gare de chemin de fer à son hôtel.

Une jument grise, âgée de 7 ans, appartenant à M. Cousturier, de Fleury-sur-Andelle (Eure), a, en 1864, attelée au tilbury, parcouru deux jours de suite, au trot, et sans fouet, la distance qui sépare Lyons-la-Forêt de Pont-Audemer, et retour, 54 milles et $\frac{1}{2}$ de route montueuse et difficile, dans les conditions suivantes :

Le premier jour, l'épreuve a été fournie en 4 heures 1 minute 35 secondes ; le second, elle l'a été en 4 heures $\frac{1}{2}$ minute 30 secondes. Les 13 derniers milles ont été franchis en une heure, bien qu'à la limite du 40ème mille, la jument eût été obligée de passer devant son écurie, pour compléter le parcours.

TONTE DES MOUTONS.



N ne peut pas plus prescrire à un fermier de laver la laine à dos avant la tonte, qu'il ne peut pas la laver. Dans les localités où les marchands de laine achètent les toisons en suint, il est rare qu'ils ne trouvent pas moyen d'exploiter le fermier qui aurait fait laver ses laines ; de même que, s'il ne faisait pas laver à dos, dans les pays où ce lavage est usité, on ne manquerait pas de raisons pour lui démontrer que ses laines sont chargées d'une manière exceptionnelle. Généralement les moutons à laine tassée sont plus chargés de suint que les moutons à laine longue. La laine du mouton mérinos perd, au lavage, 60 pour 100 de son poids ; les races communes ne perdent généralement que 50.

Le lavage à dos s'exécute deux ou trois jours avant la tonte. Il se pratique en général d'une manière très-incommode pour les ouvriers. Dombasle, dans son *Calendrier du bon Cultivateur*, conseille d'employer la méthode suivante : " On creuse ou élargit, dit-il, le lit d'un ruisseau, sur une longueur de 20 pieds, et en lui donnant 10 pieds de largeur ; on pave cette partie et l'on ferme les deux rives par de petits murs qu'on garnit de claies, si cela est nécessaire, pour empêcher les moutons de sortir de cette espèce de canal. Au milieu de sa longueur, on place, près de chacune des deux rives, un tonneau défoncé ou cuvier, fixé au fond de l'eau, laissant entre eux une distance de 3 pieds au plus au milieu du canal : un homme, se plaçant dans chacun de ces deux cuviers, saisit les moutons à mesure qu'ils passent entre les deux, et les lave ainsi fort à son aise et les pieds au sec. Entre les deux ouvriers, le canal est barré par une porte que ces hommes ouvrent ou ferment à volonté ; le canal se trouve ainsi divisé en deux parties ; la première, par où les moutons entrent par une pente douce qui se trouve à l'extrémité, doit être assez profonde pour que l'eau passe par-dessus le dos des moutons, et on les y fait entrer quelques minutes avant de les faire passer entre les mains des laveurs, afin que les ordures de leur toison se détrempent. A mesure qu'ils sont lavés, ils s'échappent par l'autre extrémité du canal, en traversant la seconde partie qui doit être assez profonde pour qu'ils y nagent. A l'extrémité, se trouvent un parc ou un pâturage bien sec, où les animaux se ressuaient au soleil."

En Angleterre, où aucun mouton n'est tondus sans avoir été préalablement lavé, on opère, d'après la description que donne Stephens, dans son *Farmer's Book*, d'une manière un peu différente. Le lavage se fait au milieu de ruisseaux profonds de 2 pieds. Les laveurs sont au nombre de trois, et disposés de manière que les animaux passent de main en main en sens contraire du courant, où l'on a pratiqué un petit barrage. Le premier laveur reçoit un animal d'un aide, le retourne et le plonge dans l'eau, puis, lorsque la laine est bien imbibée, il le remet au second laveur ; celui-ci le passe ensuite au troisième opérateur, ce dernier termine le lavage en frottant avec ses mains toutes les parties du corps de l'animal avant de le lâcher sur une prairie ou un pâturage. Les bêtes

sont tenues sur le dos afin que l'eau arrive plus facilement sur la peau, qu'elle lave mieux la laine et la débarrasse plus complètement des matières adhérentes. On choisit autant que possible un beau temps et une matinée pour effectuer le lavage, et que les toisons sechent plus aisément et plus rapidement. Stephens dit que trois ouvriers exercés lavent de 40 à 60 moutons par heure, suivant la taille et la force des animaux.

On pratique la tonte deux ou trois jours après le lavage et lorsque la laine est bien sèche. Nous avons dit que l'instrument employé à cet effet porte le nom de *forces*. Ce sont des ciseaux qui, en Angleterre, se composent de deux lames faisant corps avec les branches et avec le ressort. Souvent, pour que la main soit moins fatiguée pendant le travail, et que l'ouvrier saisisse mieux l'instrument, on revêt de ficelles les branches des deux lames. En Allemagne, les forces ont un ressort intérieur ; il permet de donner moins de rigidité à la partie qui réunit les deux lames et ferme plus facilement l'instrument pendant qu'il coupe.

Voici la méthode que suivent les tondeurs anglais ; elle a été décrite dans un bon article de M. Heuzé, inséré dans le *Journal d'Agriculture pratique*, sur les laines de l'exposition universelle de 1855.

Après avoir saisi un mouton ou une brebis, et tendu à terre une toile, l'ouvrier s'appuie sur son genou droit, met l'animal sur le derrière, lui soutient le dos sur la jambe gauche, et commence la tonte en allant du cou au ventre. Il place ensuite les pattes antérieures sous son bras gauche et tond le ventre jusqu'aux aines, en ayant le soin de maintenir la peau tendue avec la main gauche. Il détache la laine sur les hanches et les cuisses et termine en tondant le côté de la queue. Lorsque la laine est courte, l'ouvrier agit avec les pointes des lames des forces.

Dans la seconde opération, le tondeur s'appuie sur les genoux, tourne doucement l'animal sur lui-même, lui laisse les pieds libres, afin qu'il reste aussi tranquille que possible, et, soutenant la tête par sa main gauche, il coupe la laine qui existe sur la nuque, le cou et le haut des épaules ; la place ensuite le cou sous son bras gauche, en maintenant la peau tendue avec la main gauche, afin de tondre plus aisément avec la main droite. L'ouvrier continue ainsi jusqu'aux branches et à la queue, qu'il tond entièrement.

Enfin le tondeur s'appuie sur son genou droit, passe la jambe gauche sur le cou et maintient la tête de l'animal avec son pied ; il continue alors la tonte en partant du point où il s'est arrêté précédemment. La main gauche maintient toujours la peau tondue suivant celle de droite qui tient les forces. Le travail se termine à la queue de l'animal ; alors la toison est entièrement détachée et elle est étendue sur la toile sur laquelle l'opération a été faite.

Les toisons détachés sont étendus sur une table placée sur des chevaux, hauts de 2 pieds. La femme chargée du pliage, a soin de mettre en dessus le côté qui touchait au corps de l'animal et de placer la laine de la queue devant elle. Elle examine avec soin la toison, enlève les ordures qui peuvent lui être adhérentes,

place sur la partie médiocre les flocons qui se sont détachés, et replie les côtés de manière que la toison ait environ 2 pouces de largeur seulement. La femme roule ensuite la toison en serrant de la queue au cou. Maintenant alors la toison avec le genou, elle forme une corde avec une portion de la laine, enroule autour de la toison et noue.

Les paquets ainsi faits sont empilés sur des paillassons dans des chambres saines, qui ne soient exposées ni à la chaleur, ni à l'humidité, afin d'éviter que la laine se dessèche ou s'altère.

Sur un animal, la laine est loin d'être partout d'égale qualité. On fait en général trois parts; la laine de premier choix est celle qui existe sur les épaules, la base du cou, le flanc et la partie supérieure des côtés; celle de deuxième choix se trouve sur les côtés du corps, les cuisses, la partie supérieure de la gorge et les hanches; enfin celle de troisième choix couvre la partie inférieure des jambes, le ventre, la queue, la tête et les fesses.

Les agneaux précoces peuvent être lavés ou tondues en même temps que leurs mères, mais en général ils ne sont soumis à cette opération que vers la mi-août.

PORCHERIE.

Le pâturage des porcs adultes devient dangereux pendant les jours trop chauds; il faut éviter de les laisser boire et se baigner dans toutes les mares qu'ils rencontrent, et on doit les faire baigner seulement le matin et le soir. Toutefois il vaut mieux les garder dans des lieux clos, où il y ait un bassin où ils puissent s'abattre et où se trouvent aussi des places ombragées; ce lieu clos doit être placé contre les loges, qu'on laisse ouvertes ou qu'on munie de portes battantes afin que les animaux puissent entrer et sortir à volonté.

Le tréfle vert et les orties demi-fanées forment maintenant une excellente nourriture pour les porcs.

LAITERIES ET FROMAGERIES.

Les laiteries et les fromageries doivent être maintenant bien ventilées, de manière à renouveler l'air, qui, en restant trop confiné, donnerait naissance à de mauvaises fermentations. Il faut en même temps, entretenir de la fraîcheur par des arrosages souvent répétés et de bons lavages de propreté. Avec ces conditions, la séparation de la crème et le battage du beurre ne se feront pas plus difficilement que dans les saisons de température moyenne.

MONTE DES BREBIS.

On fait commencer généralement la monte des brebis pendant la seconde quinzaine de juillet, afin d'avoir les agneaux en février. On doit séparer les brebis des montons, parce que ces derniers essayent de saillir les bêtes en chaleur et les rendent ainsi moins propres à recevoir le bélier. On met aussi à part les béliers destinés au service: on les prépare par une bonne nourriture, qui doit se

composer de bon foin et d'avoine. On leur donne l'avoine entre les repas et par moitié, le matin à 9 heures, et l'après-midi à 3 heures, après les avoir fait boire.

Les brebis antenaises sont trop jeunes pour donner de beaux produits, et on ne devrait jamais les mettre à la lutte avant l'âge de trente mois. C'est de trois ans et demi à six ans et demi qu'une brebis donne ses plus beaux produits; en sorte qu'en supposant qu'elle porte tous les ans, il ne faudrait pas compter sur plus de cinq agneaux qu'elle peut donner jusqu'à huit ans. Ceux qu'elle donne après cet âge décroissent de force et de beauté, et la mère arrive à un état de caducité qui ne permet plus d'en tirer par l'engraissement ou par la vente un parti quelque peu avantageux.

A trente mois, le bélier est dans toute sa vigueur, mais on commence à l'employer dès l'âge de dix-huit, et c'est même à cet âge qu'il montre le plus d'ardeur. Il faut néanmoins le ménager à son début si l'on veut le conserver longtemps. A quatre ans et demi ou à cinq ans et demi au plus tard, il faut le réformer, parce que les vieux béliers, devenus lourds, ne saisissent pas les chaleurs des brebis comme les jeunes; ils s'attachent à telle femelle plutôt qu'à telle autre, deviennent batailleurs, et, au lieu de couvrir les brebis qui se groupent autour d'eux, passent leur temps à se battre avec les jeunes qui viennent pour saillir les brebis et les empêchent de remplir leur office.

Les chaleurs des brebis sont peu apparentes; elles sont en outre de courte durée, et ne se manifestent que lorsque les bêtes sont sollicitées par la présence du mâle. Lorsque la monte est commencée, c'est-à-dire que les béliers sont introduits dans le troupeau, ces chaleurs se renouvellent tous les 16 à 18 jours chez les brebis qui n'ont pas été fécondées. La première chaleur est la plus forte et se prolonge plus longtemps que les suivantes: elle dure de 18 à 36 heures. Les autres chaleurs ne tiennent que 6 à 12 heures et sont beaucoup moins fortes: aussi faut-il, dit M. Morel de Vindé, des béliers jeunes, lestes et ardents pour saisir ces chaleurs courtes et fugitives, que des béliers lourds et paresseux laissent souvent échapper.

Quant à la durée de la monte, dit cet éminent agronome, il faut qu'elle soit de 64 jours pleins, afin que les brebis aient toutes le temps de venir certainement deux fois en chaleur pendant la présence du bélier. L'observation a montré que, pour beaucoup de brebis, la première chaleur ne vient qu'au bout de 26 jours et non de 19.

Beaucoup d'agronomes préfèrent au mode que nous venons de décrire le *saut à la main*, qui permet bien mieux d'établir la généalogie des produits. On ne met parmi les brebis que les béliers d'essai, des *bout-en-train*, auxquels on a attaché une toile sous le ventre: deux béliers suffisent à cet effet pour 100 brebis. Une fois que le berger a remarqué au pâturage que certaines bêtes sont entrées en chaleur, il les met le soir chacune dans une case séparée, et on lui donne ensuite le bélier qu'on lui a destiné. On laisse le bélier saillir deux fois dans l'espace d'une demi-heure; on sépare ensuite les deux individus; on marque la brebis de manière à la reconnaître et on la place avec

les agneaux pendant 30 à 36 heures, temps au bout duquel la chaleur a passé complètement. On la remet ensuite dans le troupeau de brebis, et, si elle n'est pas pleine, la chaleur reparaitra au bout de 21 jours au plus tard, et alors on la fera saillir de nouveau de la même manière et par le même bélier. Après chaque saut on note sur le registre la date et les numéros du bélier et de la brebis. On ne doit tout au plus faire saillir à un bélier que deux brebis par jour.

DE LA BASSE-COUR.

DN continue pendant le mois de juillet à faire couver aux poules, soit leurs propres œufs, soit des œufs de canards. Les petits poulets qui éclosent doivent être tenus à l'abri du froid et de l'humidité, ce qui se fait en plaçant la mûe pour quelques jours dans une pièce fermée et chaude; on la met ensuite dans un coin de cour bien abrité, mais en ayant soin de la rentrer suffisamment de bonne heure. Au bout de huit jours, on pourra laisser les poussins libres dans la basse-cour avec leur mère, mais en les appelant pour leur donner à manger deux ou trois fois dans chaque journée, et ayant soin de ne pas les laisser à la pluie, et de les rentrer le soir dans un nid préparé. Ce n'est que lorsqu'ils auront atteint l'âge de cinq semaines qu'on pourra ne plus leur donner de soins particuliers, sauf à veiller à ce qu'ils assistent à la distribution générale de toute la basse-cour.

Les dindonneaux recevront les mêmes soins que les poussins, mais avec plus d'attention et de sollicitude. On leur donnera aussi la même nourriture qui a été indiqué à l'occasion des travaux de juin. Dans quelques fermes on ajoute à la pâtée des oignons hachés. On ne fait sortir les dindonneaux qu'au bout de huit jours et quand le temps est beau.

Pendant les premiers jours, il faut faire aux canetons une pâtée composée de recoupés et d'orties hachées, à laquelle on ajoute un peu de vermicelle cuit. On évite qu'ils soient exposés à la pluie; on leur donne d'abord de l'eau dans un plat creux, et ensuite on les laisse s'ébattre dans la pièce d'eau. Les pommes de terre cuites, les betteraves, les navets et les citrouilles conviennent parfaitement plus tard aux canards.

On conduit, en juillet, les oies dans les pacages humides; les oisons sortent avec leurs mères, mais le soir et le matin seulement. On leur donne d'abord des pâtées de recoupés ou de

pommes de terre cuites, auxquelles on mêle des orties hachées. On substitue ensuite à la pâtée de l'herbe hachée, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour la déchiqueter eux-mêmes.

On fait en juillet la première récolte du duvet et les plumes des vieilles oies. On reconnaît que la plume est mûre quand elle se détache avec facilité: si on ne l'enlevait pas, elle ne tarderait pas à tomber. Avant de plumer les oies on les mêne baigner dans une eau claire et on les confie ensuite pendant quelques heures sur un terrain gazonné, bien sec. On arrache d'abord la plume et ensuite le duvet, qu'on met à part. Le produit de la récolte doit être étendu dans une chambre bien saine, exposée au soleil. Dans quelques pays, on arrache les plumes des ailes au moment de la mue pour faire des plumes à écrire; ce commerce a perdu de son importance depuis l'invention des plumes métalliques.

La chicorée sauvage et la pimprenelle sont maintenant la nourriture qui convient le mieux aux lapins.

DU RUCHER.

DE mois de juillet est consacré dans les ruchers à récolter les essaims, à ravitailler les ruches faibles.

On surveille de près les ruches qui menacent d'essaimer; on prépare tout à l'encontre des ruches vides, parfumées avec des feuilles de mélisse, ou frottées avec des boules faites d'un mélange par parties égales de cire et de propolis récolté dans des ruches que l'on a vidées. On sait que c'est l'ancienne reine qui part pour fonder une nouvelle colonie. Il est avantageux de se déterminer à former les essaims sans attendre le départ. La veille ou l'avant-veille de l'époque présumée où aurait lieu le départ, on s'empare vers midi de la reine avec autant d'abeilles que possible, et on les met sous verre à l'ombre. Vers 5 ou 6 heures du soir, on partage les rayons entre deux ruches, en laissant le convain royal dans celle qui reste en place et en emportant l'autre au loin avec la reine. On tient celle-ci bien enfermée à l'ombre avec sa population pendant deux ou trois jours.

Dans les ruches qui sont faibles, soit à cause de l'absence d'une reine, soit parce que la reine est vieille ou malade, on apporte ou une cellule royale ou des cellules contenant du convain pris à un autre ruche; on le met à la place d'une portion égale d'un des rayons du milieu de la ruche à ravitailler.

Toutes ces opérations ne se font facilement que dans les ruches à cadres.

LE JARDIN ET LE VERGER.

JUILLET.

DANS les premiers jours de ce mois, on fauche le foin des allées du jardin, on le fane, et on l'engrave.

On peut, dans les premiers jours de ce mois, semer des navets et des graines de concombres pour cornichons, aussi des échions, de la chicorée, et des petites fournitures de salades.

Les sarclages, les binages et les buttages se renouvellent.

On cueille, on arrose matin et soir pendant tout le mois, à moins qu'il ne survienne de la pluie.

On porte les produits aux marchés. On continue à tenir tout en bon état.

Instruction est mère de fortune.

TRAVAUX DU POTAGER.

On est maintenant en pleine récolte de pois, de fraises. Les asperges cessent de donner leur produits, ou plutôt il faut cesser de les leur demander. Les tiges et les feuilles dont elles vont se couvrir sont destinées à réparer l'épuisement qui résulte des amputations qu'elles ont constamment subies depuis le printemps.

Les oignons blancs sont en plein rapport, de même que les laitues, les romaines et les chicorées. Pour avoir de la *civette* toujours tendre, il faut la couper souvent et l'arroser de temps à autre.

On sème maintenant le cerfeuil à l'ombre et on le tient constamment arrosé si on veut le récolter, car la chaleur le fait monter en quelques jours. Aussi faut-il en semer quelques pincées de quinzaines en quinzaines. Si on veut avoir toujours de l'estragon, il faut le tenir constamment le pied frais.

En éclaircissant les planches de carottes, on en obtient déjà de grosses comme le doigt; on récolte même à sa grosseur normale la carotte courte dite *toupie de Hollande*.

L'oseille à larges feuilles semée au printemps est en plein rapport; enfin on a de l'ail et de l'échalote.

On plante encore pendant le mois de juillet des haricots suisses et flageolets, et des pois dits

de Clamart, pour avoir ces légumes à l'arrière-saison. Dans le même but, on peut semer des petites raves, des choux-fleurs, de gros radis noirs, des endives d'hiver.

On lie avec quelques brins de paille les endives qui ont atteint la grandeur convenable, afin de les faire blanchir. On continue les binages et les sarclages de toutes les planches qui contiennent des racines ou des tubercules.

VERGER.

LE mois de juillet marque le commencement de la récolte des fruits rouges. Les cerises à espalier d'abord et celles en plein vent à la fin du mois commencent à dédommager les habitants de la ferme des privations de toutes sortes auxquelles ils sont condamnés depuis Pâques. Les groseilles donnent leurs fruits presque aussitôt que les serisiers, mais les framboisiers sont plus hâtifs, et la saison des fraises est presque celle des framboises.

Au commencement de ce mois, on pince les bourgeons destinés à disparaître, et les *gourmands*, principalement sur les espaliers et les pyramides. Cette opération se continue tout le mois. On pratique aussi en juillet, sur toutes les espèces d'arbres fruitiers, la greffe en écusson à oeil pousant.

REVUE DE LA COLONISATION.

COLONISATION DU COMTE DE WOLFE.

COMME il faut espérer qu'un bon nombre de nos compatriotes des vieilles paroisses se donneront le plaisir de payer une visite à nos townships, dans le cours de la belle saison qui nous arrive, je m'empresse, dans le but d'être utile à ces chers visiteurs, de leur donner certains renseignements concernant le comté de Wolfe, tout en voulant croire qu'ils ne craindront point de s'avancer jusque dans nos parages.

Le Comté de Wolfe est un des comtés les plus canadiens des Cantons de l'Est: il renferme neuf townships, dont huit sont presque exclusivement peuplés de Canadiens Français. De bonnes écoles canadiennes sont établies dans chacun de ces townships; dans quelques-uns d'eux on en compte jusqu'à sept et huit. Nous y avons sept églises et chapelles consacrées au culte catholique: nous avons aussi quatre prêtres résidents et deux missionnaires. On regrette de n'avoir encore qu'un seul médecin et que deux notaires. La population du Comté de Wolfe peut être évaluée à près de neuf mille âmes. Les familles canadiennes, qu'on y voit établies, viennent pour la plupart des environs de St. Hyacinthe, de Québec, de St. Grégoire et des Trois-Rivières; on n'en voit que très peu des environs de Montréal. Il y a de quinze à vingt ans que les premiers colons canadiens y sont établis. Le défrichement est déjà fort avancé dans plusieurs de ces Townships, principalement à Wotton et à Weedon. Parmi les terrains à défricher, on y voit encore de bons lopins de terre appartenant au Gouvernement; mais particulièrement à Weedon.

Wolfestown et Ham et pour le malheur de ces townships tout le terrain bien boisé appartient à des propriétaires absents, ici comme ailleurs la plaie de la colonisation. Toutefois il est maintenant facile de connaître ces propriétaires qui tous offrent leur terrain à vendre à raison de deux à cinq piastres de l'acre.

Le Comté de Wolfe pourrait recevoir un nombre considérable de nouveaux colons de tous moyens. Cependant, quoiqu'il y ait dans ce Comté de beaux établissements ou la fortune trouve un confort enviable, on peut dire qu'il est en général plus avantageux, pour le jeune homme qui cherche en vain dans les seigneuries à se faire un chez soi, avec un mille ou douze cents piastres, ou bien encore pour le père de famille qui avec sa terre de deux arpents de large voit sa ruine indubitable approcher de plus en plus chaque année. Oh! combien n'en connaissons-nous pas de ces gens qui, de pauvres là-bas, se feraient riches ici, si seulement ils savaient vendre leur patrimoine avant qu'il soit tout mangé par les rentes et les dettes journalières! Oui, ici, avec le travail et l'économie, nous leur promettons l'aisance. Mais on craint tant la forêt, on a si peur de l'ennui, qu'on attend, qu'on attend, dis-je, jusqu'à ce que tout soit vendu pour un vil prix par des créanciers impitoyables. Alors le découragement dans l'âme, la pauvre famille prendra le chemin des Etats-Unis, souvent pour y cacler sa honte. Quelle raison ont donc les Canadiens de tant craindre les Cantons de l'Est? On sait qu'il serait dur de vivre dans le bois sans chemin, sans voisin et sans centre pour y vendre ses produits, mais nous ne sommes plus dans cette forêt anti-que dort parle la fable, dans ces bois francs sans

bornes dont on entendait parler, il y a quelques années; la hache du vigoureux pionnier a éloigné de sa demeure les bornes de la forêt, un épais gazon entoure ses bâtisses et s'étend même à plusieurs arpents de sa demeure. En échange des mauvais chemins que vous avez chez vous durant un bonne partie de l'année, vous aurez de bons chemins, vous trouverez ici des amis, des frères qui vous ouvriront les bras, et enfin au village, à quelques milles de chez vous et même chez vous, vous aurez bon prix pour vos produits.

On sait aussi qu'il en coûte au cultivateur canadien de laisser ce vieux patrimoine que lui a légué son ancêtre, cette planche natale où il a grandi, cette vieille église paroissiale où il a accompli les premiers devoirs de sa vie, mais qu'il sache donc qu'il pourra ici garder ses habitudes, ses mœurs, qu'il sera compris dans sa langue maternelle et qu'il pourra prier dans une humble chapelle, peut-être avec plus de ferveur que dans son ancienne église bien ouvragée et bien finie. Rien donc ne sera changé pour lui, si ce n'est qu'il se verra au dessus de ses affaires et que la consolation dans le cœur il verra un moyen très facile de bien établir ses nombreux enfants, et souvent à quelques arpents de lui, ce qui est une consolation pour un père sur ses vieux jours.

A l'œuvre donc, il est temps plus que jamais de se réveiller de l'assoupissement où nous sommes tombés, il est temps plus que jamais,

dis-je, de penser à nos intérêts depuis si longtemps méconnus; assez longtemps nous avons pensé que le chemin des États-Unis était le seul remède à nos maux, assez longtemps nos fils ont usé leurs forces et leur santé pour la gloire et l'honneur d'un peuple étranger, ne songeons plus maintenant qu'à nous faire un établissement stable pour nous et nos enfants, dans notre Canada, avec nos foyers dans les Townships de l'Est. Que les pères de famille qui le peuvent se fassent donc un devoir de visiter les Cantons de l'Est dans le cours de cette été, et nous en sommes certains, convaincus eux-mêmes des avantages réels qu'ils y trouveront, ils se feront les apôtres de la Colonisation dans leur paroisse.

Il est de mon idée, Messieurs les Rédacteurs, que si chaque paroisse avait de ces apôtres zélés, on n'aurait pas tant à se plaindre de l'émigration qu'on déplore avec tant de raison de nos jours et que nous aurions au contraire à nous réjouir, de l'accroissement de la colonisation.

N'ignorant pas, MM. les Réd., le haut intérêt que vous portez à la colonisation, j'espère que vous voudrez bien donner publication dans votre journal à ma présente correspondance, dans l'espérance qu'elle fera naître chez quelques-uns l'idée d'une visite dans nos townships, visite qui n'est jamais sans porter ses fruits.

Votre tout dévoué, E. S. D.
Ham, 27 Mai, 1868.

REVUE COMMERCIALE.

PRIX DU MARCHÉ DE DÉTAIL DE MONTREAL.

	s	d	s	d
Farine de blé de campagne 100 lbs.	18	6	19	0
Farine d'avoine	16	0	17	0
Farine de blé d'Inde (Ohio)	10	0	10	6
Farine de sarrazin	14	0	15	0
Orge nouvelle, au minot	0	0	0	0
L'ois	5	0	5	6
Avoine par 40 lbs.	3	3	3	4
Sarrazin	4	6	5	0
Blé d'Inde (Canada)	0	0	0	0
Seigle	0	0	0	0
Graine de Lin	0	0	0	0
Graine de Mil	0	0	0	0
Dindes (vieux) au couple	12	6	15	0
Oies (vieilles) au couple	5	0	6	0
Canards, au couple	3	0	3	6
Canards (sauvages)	0	0	0	0
Poules	4	6	5	0
Pigeons domestiques	1	3	1	6
Lievres	0	0	0	0
Bœuf à la lb	0	6	0	10
Lard à la lb	0	7	0	73
Mouton à la lb	0	5	0	6
Agneau au quartier	5	0	6	0
Veau à la lb	0	6	0	7
Beurre salé à la lb	0	10	1	0
Patates, au sac	4	6	5	6
Navets	0	0	0	0
Sucre d'érable à la lb	0	5	0	6
Sirop d'érable au gallon	3	9	5	0
Miel à la lb	0	9	0	0
Saindoux à la lb	0	8	0	9
Œufs frais à la douzaine	0	0	0	0
Haddock à la lb	0	3	0	0
Bœuf par 100 lbs	\$10.00		\$11.00	
Lard frais par 100 lbs (préparé)	\$9.50		\$10.00	
Pommes au baril	\$3.00		\$5.00	

MARCHÉ AU FOIN.

Foin, 1ère qualité per 100 bottes	\$5.00	à	5.50
2ème qualité	6.00	à	6.00
Paille, 1ère qualité	6.00	à	7.00
2ème qualité	4.00	à	6.00

MARCHÉ AUX BESTIAUX.

Bœuf, 1ère qualité par 100 lbs	\$9.00	à	11.00
2e et 3e qualité	6.00	à	9.00
Vaches à lait	20	à	30
extra	30	à	55
Veaux, 1ère qualité	9	à	12
2e qualité	6	à	9
3e qualité	2	à	6
Moutons, 1ère qualité	9	à	10
2e qualité	5	à	9.00
Agneaux, 1ère qualité	3	à	4.00
2e qualité	1.50	à	3
Cochons, 1ère qualité	7.00	à	9
2e qualité	5	à	9

MARCHÉ DES CUIRS.

Cuir à semelle, No. 1, la livre	21	à	22
2, la livre	18	à	19
Slaughter	00	à	00
Cuir à harnais	32	à	34
Vache cirée, légère	40	à	43
forte	45	à	46
Vache à grain	46	à	47
Buff	14	à	16
Peppe	14	à	15
Patent	19	à	—
Vache fendue	25	à	33
Veau ciré, léger	1	à	—
lourd	25	à	28
Peaux de mouton	26	à	33

MARCHÉ DES BOIS DE CORDE.

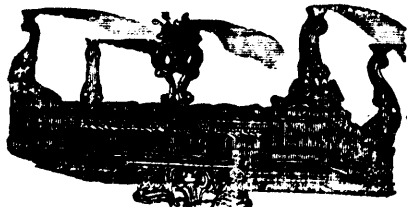
Bois du Haut-Canada, longueur moyenne 3 à 3 1/2 pieds	\$6.55	à	\$5.00
Érable	6.00	à	7.50
Merisier	5.25	à	6.50
Hêtre rouge	4.00	à	5.60
Epinette	—	à	—

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DE BEAUX-ARTS.

L'EXPOSITION annuelle de cette société aura lieu à St. Louis de Gonzague le 24 septembre prochain, à 10 heures.
Par ordre, E. T. BISSON, Sec.

PIANOS DE BOARDMAN, CRAY & Cie.

SIBERIA OTT, Agent en gros, No. 783 Broadway, N. Y.



Le Soussigné, récemment associé de cette maison bien connue, a établi une

AGENCE EN GROS, 783 BROADWAY, NEW YORK,

Où il recevra avec plaisir les commandes de ses amis et du public et surtout des personnes qui ont déjà si libéralement patroné la maison
Il fournira ces instruments supérieurs, au commerce,

EN GROS ET EN DETAIL, AUX PRIX LES PLUS BAS.

Construits à l'aide du cadre métallique, fondu d'une seule pièce, ces pianos distancent tous les autres en solidité, en élégance et par la supériorité du ton.

Cadre Métallique Isolé.

Le cadre métallique, formant la partie supérieure du piano, est fondu d'une seule pièce, donnant de la force là où il y a tension, un plus grand nombre d'octaves dans une boîte plus petite et plus élégante. La tension des cordes se faisant entièrement sur le cadre métallique, isolé des parties vibrantes, celles-ci donnent une vibration parfaite. La boîte du piano est mince comme le bois d'une guitare ou d'un violon et donne un son doux et mélodieux, à la fois profond, puissant et ample. Ces instruments sont les seuls pianos dont le cadre métallique est entièrement isolé du contact des parties vibrantes. Leur haute réputation est maintenant solidement établie dans le monde entier et les facteurs ne redoutent la concurrence d'aucune autre maison du genre. De fait ils demandent la comparaison, persuadés qu'ils sont de la supériorité des instruments, sortis de leurs ateliers.

Ils sont spécialement adaptés aux climats chauds ou froids.

Car les températures extrêmes ne les affectent pas de manière à les désaccorder. Les cordes et le cadre étant métalliques, la contraction et l'expansion s'égalisent sous l'influence de la chaleur et du froid. La tension des cordes rencontrant la résistance du cadre métallique, les climats chauds n'ont aucune influence sur ces instruments. Leur supériorité ressort de la comparaison avec les anciens instruments double cadre en bois nécessairement épais et retenus par des renforts considérables pour résister à la forte tension des cordes. Comme conséquence nécessaire de cette construction, ces pianos n'avaient aucune élégance et étaient très-difficiles à transporter. La température agissant différemment sur les parties en bois et sur les parties en fer, ces variations étaient désastreuses pour ces instruments.

CES PIANOS SONT GARANTIS DONNER ENTIÈRE SATISFACTION.

PETITS PIANOS DE SALON.

SON PLEIN, DOUX, AMPLE—TOUCHE FACILE ET ELASTIQUE—CONSTRUCTION ELEGANTE ET ENJOLIVÉE.

Le No. 1 Sept Octaves, a une longueur de six pieds sur trois pieds de largeur. Le No. 2. Sept Octaves, a six pieds et six pouces sur trois pieds et trois pouces. COINS ARRONDIS, PARFAITEMENT TRAVAILLÉS.

No. 1.—Sept Octaves, Clavier de C. à C., magnifique boîte de bois de Rose.....	\$450
No. 2.—Sept Octaves, Clavier de C. à C., magnifique boîte de bois de Rose.....	\$500

PIANOS "PETIT BIJOU."

BOITES MAGNIFIQUES EN BOIS DE ROSE, PIEDS SCULPTÉS, RICHES MOULURES—Ces pianos sont d'une parfaite élégance pour les petits Salons.

Six Octaves et un tiers, Clavier de F. à A., longueur de cinq pieds huit pouces sur deux pieds neuf pouces de largeur.....	\$450
Sept Octaves, Clavier de C. à C., longueur de six pieds sur trois pieds de largeur.....	\$500

**CES PIANOS SONT OFFERTS EN PRIMES
PAR LA "REVUE AGRICOLE" ET LE "CANADIAN AGRICULTURIST."**
S'adresser au Bureau pour les renseignements.



TAUREAU COURTES CORNES PUR-SANG.

Baron Renfrew, rouge et blanc, âgé de 3 ans avec génécologie complète, premier prix des taureaux d'un an, à la dernière Exposition Provinciale Agricole de Montréal, acheté du célèbre éleveur John Snell, Haut-Canada, sera vendu à des conditions faciles par le propriétaire.
D. MCKINNAN,
Bute, P. O. Mégantic—Québec.

COMPAGNIE D'ASSURANCE DITE COMMERCIAL UNION.

Bureau Principal—19 et 20, Cornhill, Londres, Angleterre.
Bureaux de la Succursale—385 et 387, Rue S. Paul, Montréal.
CAPITAL... \$12,500,000 ou £2,500,000 Sterl.
FONDS DÉPOSÉS EN CANADA ... \$50,000.

DÉPARTEMENT CONTRE LE FEU.

Assurance accordée sur les Effets de Ménage et les articles de commerce à taux modérés.

DÉPARTEMENT SUR LA VIE.

Le succès de ce département est sans précédent, vu que, après avoir payé les pertes et dépenses, il est resté entre les mains des Syndics 90 par cent des primes reçues.

MORLAND, WATSON & CIE.,
Agents Généraux pour le Canada.
FREDERICK COLE, Secrétaire.
A. TELLEUR, Sous-Agent.

MACHINE A FABRIQUER LES BRIQUES DE SWORD.

\$1 LE 1,000 BRIQUES.
La terre est mise directement du sol dans la machine sans préparation.
S'adresser pour les circulaires à la Compagnie "Pittsburgh Brick Machine Manufacturing Company," 359, Liberty Street, Pittsburgh, Pa.

\$1,000,000 EN MONTRES!

En vente d'après le système populaire d'un seul prix, donnant à chaque personne une jolie et excellente montre, pour la modique somme de dix piastres, sans égard à sa valeur, payable que si l'on est parfaitement satisfait.

100 Montres d'or [Hunting].....	250 à 1,000
100 do do [boîtiers magiques].....	200 à 500
100 do pour dames en émail.....	100 à 300
200 do [Hunting] chronomètres.....	250 à 300
200 do d'or patentes anglaises.....	200 à 250
300 do d'or, Duplex [Hunting].....	150 à 200
500 do d'or, américaine.....	100 à 250
500 do d'argent [Hunt. Lovers].....	50 à 150
500 do d'argent [do Duplexes].....	75 à 250
500 do d'or pour dames.....	50 à 75
1000 do d'or [Hunting Lepines].....	50 à 100
1000 do de toutes sortes.....	25 à 50
2500 do d'argent [Hunting].....	10 à 75
5000 do assorties de toute espèce.....	10 à 75

Par cette arrangement une personne peut avoir pour \$10, une montre qui peut en valoir \$1000. Il n'y a aucune partialité.

Nous désirons nous défaire immédiatement de ce superbe stock ci-dessus décrit. Des certificats nominant les articles sont mis sous enveloppes scellées et bien mêlées. Les porteurs ont droit aux articles mentionnés sur leurs certificats en payant \$10, quand même que une montre vaudrait \$1,000 ou moins. Le retour d'aucun de nos certificats donne droit à l'article y mentionné sur un seul sans égard à sa valeur, et comme pas un seul article inscrit sur les certificats ne vaut moins de \$10, il est facile de se convaincre de suite que ceci n'est pas une Loterie, mais une transaction honnête et légitime, à laquelle le plus déhiant peut participer sans aucune crainte.

Un simple certificat est envoyé par la poste (sauf franc) sur réception de 25 cts., cinq pour \$1, onze pour \$2, trente-trois et un joli présent pour \$10, un cent et une magnifique montre pour \$15. Pour les agents et ceux qui sont sans occupation, c'est une bonne occasion de faire de l'argent. C'est une affaire conduite légitimement et dûment autorisée par le gouvernement et ouverte à la plus scrupuleuse surveillance.

WRIGHT, BRO. & CIE., Importateurs,
161, Broadway, New-York



LE COUSSIN ELASTIQUE BREVETE.

Les éleveurs et propriétaires de chevaux sont tous intéressés dans une nouvelle invention connue sous le nom de "Coussin Elastique de Hall," pour la protection du pied du cheval. Il est fait en gutta-percha et empêche les pierres de se loger dans le pied, ainsi que la neige en hiver. Le Coussin Elastique peut être disposé de manière à empêcher un cheval de se tailler. Les pieds sensibles s'en trouveront très-bien surtout sur les routes macadamisées et dures. Plus sur les maladies du pied peuvent être ainsi guéries par l'emploi du Coussin Elastique. S'adresser à l'agence générale,
HALL & MORSE.

FABRIQUE D'INSTRUMENTS ARA- TOIRES DE MASSEY.

Cette fabrique à constamment en dépôt un nombre considérable de charrues ordinaires, Polysocs, Extirpateurs, Tarares, Arrache-souchee, Moulins à farine portatifs, Coupe-paille, Machines à battre, Manèges.

LA NOUVELLE FAUCHEUSE BREVE- TE DE WOOD,

Qui a mérité à l'Exposition Universelle de Paris, en 1867, la seule médaille d'or offerte en prix.

La moissonneuse à râteau automatique, breveté de Wood.
S'adresser à H. A. MASSEY,
Newcastle Ontario.



LA ROYALE,

Compagnie d'Assurance sur la VIE et sur la PROPRIETE.

CAPITAL..... \$2,000,000 Stg.
REVENU ANNUEL PLUS DE..... \$700,000 Stg.

Edifices et toute espèce de propriétés assurées contre les pertes et les dégâts causés par le feu, à des conditions avantageuses.

Polices d'Assurance sur la Vie émanées à des conditions très-favorables. Aucune prime supplémentaire pour services militaires dans la défense du pays, non plus que pour traverser l'Océan.

Reclamations réglées avec promptitude.
H. I. BOUTH, Agent,
J. L. BRACLT,
Assist. Gérant, Départ. Français.

COMPAGNIE AETNA D'ASSURANCE SUR LA VIE.

Cette Compagnie, créée en 1820, offre des avantages particuliers aux personnes désireuses d'assurer leur vie.

Les profits sont considérables, et diminuent de moitié les paiements annuels.—Les profits sont payés annuellement aux assurés et non pas aux décès comme cela se pratique par plusieurs compagnies.—BUREAU: Coin voisin du Bureau de Poste.

L. PEDLAR & CIE.,
Agents Généraux.

LE CATALOGUE DES GRAINES DE FLEURS CHOISIES

DE GEORGE SHEPPERD, MONTREAL,
Comprenant toutes les variétés nouvelles et populaires destinées à l'embellissement des jardins et des serres.

Les Graines Potageres comprennent toutes les plantes dont la culture est désirable pour l'alimentation de la famille.

Les Grains et Graines des Champs se composent de toutes les variétés qui ont jusqu'à ce jour donné la plus grande satisfaction.

Fleurs Naturelles Dessechées. Importées pendant le mois de Novembre, elles forment d'élegants bouquets, des couronnes et de charmants paniers.—Demandez le Catalogue.

MACHINES A TRICOTER.

Une Paire de Bas Tricotée dans
UNE DEMI-HEURE.

Ces machines sont manufacturées par la Compagnie
Dalton Knitting Machine Company,
259 BROADWAY, N. Y.

Pour agences et circulaires décrivant la machine à tricoter, s'adresser à
JAS. BOOGS,
Secrétaire.

ECONOMIE DE \$100 PAR ANNEE

Par toute famille qui possèdera une boîte de Remède Homéopathique du Docteur Humphrey. Avec ce remède vous pouvez guérir le neuvième de toutes les maladies qui peuvent attaquer la famille, en vous épargnant aussi les souffrances, les pertes de temps et les comptes du médecin. Le prix est de \$30 et la Boîte Homéopathique est envoyée franc de port par express sur réception de ce montant, Adressez:
HUMPHREY'S
HOMEOPATHIC MEDICINE, CO.,
562, Broadway, New York.

REPRODUCTEURS PURSANG.

AVENDRE,
6 Veaux Courtes-Cornes de 6 à 10 mois.
30 Bœufs d'un an Leicester, Costwold et Lincolnshire, pesant de 250 à 320 livres.
30 Porcs de Berkshire améliorés, 2 à 4 mois.
Catalogue du troupeau Courttes-Cornes envoyée sur demande.
JOHN SNELL,
Edmonton, P. O., Ontario.

\$2.50 LES 100 LIVRES. Superphosphate Canadien.

IMPORTANT POUR LES CULTIVATEURS.
2,000 livres de Superphosphate Canadien équivalent à 200 voyages de bon Fumier.

Cet engrais est facile à employer et donne d'Excellentes récoltes au plus bas prix possible.

Les cultivateurs peuvent obtenir cet engrais chez les marchands où ils sont dans l'habitude de faire des affaires.

E. L. SNOW,
Manufacturier,
MONTREAL.

MAGASIN DE GRAINES DE SEMENCES

Au-dessus du Marché Ste. Anne,
MONTREAL.

Instruments Aratoires—(Grains de semences, Graines de Fleurs et de Jardin)—(Grains, Superphosphates et autres engrais artificiels).
Le soussigné ayant maintenant un vaste magasin, est prêt à fournir les meilleurs grains de semence, ainsi que les machines à faucher, à moissonner et à battre.

WM. EVANS,
Grainetier de la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada.

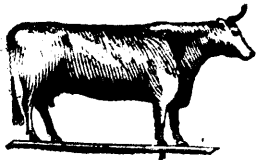


Assurer toutes espèces d'animaux contre la mort et le vol.

A. R. BETHUNE, Agent, Montreal.

GIROUETTES METALLIQUES DE CUSHING & WHITE.

Le prix comprend les boules et les points cardinaux.



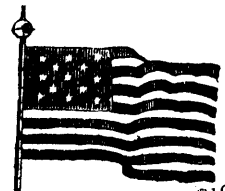
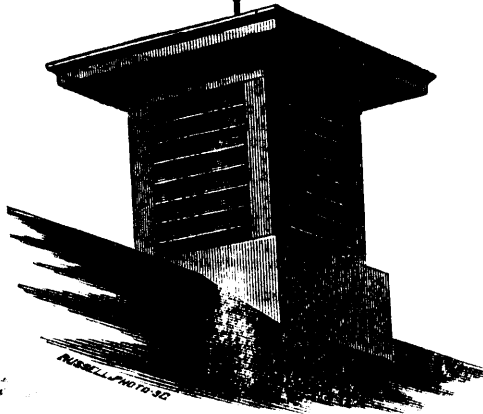
No. 21.—26 in. long \$22.



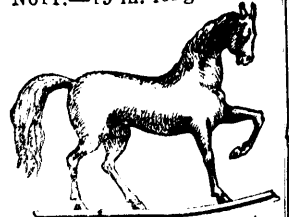
No. 9.—30 in. long.—\$14.



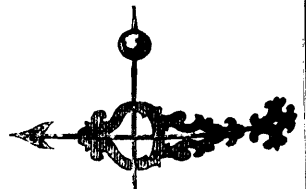
No. 61.—26 in. long.—11



No. 11.—19 in. long.—\$19.



No. 12.—17 in. long.—\$14.



No. 59.—16 in. long.—\$6.

DOREES AVEC DES FEUILLES D'OR A VINGT-TROIS CARATS

Garanties sous tous les rapports. Manufacturées et vendues en gros et en détail à Watham, Massachusetts. Les personnes désireuses d'acheter peuvent s'adresser au Bureau de la "Revue Agricole" pour des échantillons et des renseignements.

SIMILIA 'SIMILIBUS CURANTUR.

LES REMEDES HOMEOPATHIQUES D'HUMPHREY.

Après une longue expérience, sont un magnifique succès. Simples—Prompts—Efficaces et surs. Ils conviennent seuls à un emploi général. Si simples qu'il est impossible de se tromper en les administrant; si inoffensifs qu'ils ne peuvent faire mal et si efficaces qu'ils sont parfaitement sûrs. Ces remèdes recommandés par les plus hautes autorités médicales, donneront toujours la plus entière satisfaction.

Nos.	Cents.
1	Guérit les Fièvres, Congestion, Inflammations..... 25
2	Les vers, les fièvres et les coliques..... 25
3	Les pleurs, les coliques..... 25
4	La diarrhée des adultes ou des enfants..... 25
5	Les dysenteries, Tranchées, coliques..... 25
6	Le cholera morbus, vomissement..... 25
7	Les toux, rhumes, bronchites..... 25
8	Les névralgie, maux de dents..... 25
9	Les maux de tête, vertiges..... 25
10	Les dyspepsie, accès de bile..... 25
11	Indispositions mensuelles douloureuses..... 25
12	Autres indispositions..... 25
13	Les Croupes, toux, respiration embar..... 25
14	Les humeurs, Erysipels, Eruptions..... 35
15	Le Rhumatisme, les douleurs Rhumat..... 25
16	Les fièvres intermittentes, tremblantes..... 50
17	Les Hémorrhoides ordinaires..... 50
18	L'ophtalmie, maux d'yeux, vue faible..... 50
19	Rhume de cerveau aigu ou chronique..... 50
20	Coqueluche, toux violente..... 50
21	Asthme, respiration oppressée..... 50
22	Coulemets d'oreille, surdité partielle..... 50
23	Écoulements, élargissement des glandes..... 50
24	Débilité générale, faiblesse physique..... 50
25	Hidropisie, sécrétions peu abondantes..... 50
26	Mal de mer, étourdissements..... 50
27	Maladie des reins, la pierre..... 50
28	Débilité nerveuse..... 1.00
29	Maladie de la bouche, chancres..... 50
30	Faiblesse des organes urinaires..... 50
31	Périodes pénibles avec Spasmes..... 50
32	Douleurs..... 1.50
33	Epilepsie, Spasmes, Danse de St. Guy..... 1.00
34	Diphthérie, gorge ulcérée..... 50

BOITES DE FAMILLE.
En marocain ou en bois de rose, de 35 à 70 pieds contenant des remèdes pour toutes les maladies ordinaires auxquelles une famille est exposée avec livre d'instructions..... De \$10 à \$35
Boîtes de famille et de voyage plus petites avec 20 à 28 fioles..... De \$5 à \$8
Remèdes pour guérir et prévenir toutes les maladies secrètes, dans des boîtes de poche ou des fioles..... De \$2 à \$5

LES EXTRAITS DE POND,
Guérissant les brûlures, contusions, boiteries, douleurs, maux de gorge, entorses, maux de dents, maux d'oreille, névralgie, rhumatisme, lumbago, hémorrhoides, clous, maux d'yeux, seignement des pommous, du nez, de l'estomac ou des hémorrhoides, cors, ulcères et écorchures..... Prix 50 cents à \$1.75.

Ces remèdes, les extraits de Pond exceptés, sont envoyés franco à toutes les parties du pays, par la poste ou l'Express, sur réception du prix.

Adresses, Humphreys Specific Homeopathic Medicine Co.
Bureaux et Dépôt, No. 562 Broadway, N. Y.
HENRY SIMPSON & CIE.,
AGENTS EN GROS, MONTREAL.
KENNETH, CAMPBELL & CIE.,
MUIR,
AGENTS A MONTREAL.

REMEDES VETERINAIRES. (Fuides.)
Pour la guérison des maladies des chevaux, bêtes à cornes, bêtes à laine, porcs et des chiens.
Contenu dans des fioles ovales d'un once, avec instructions complètes, chaque fiole contenant cent doses.
A. A.—Guérit les congestions et les inflammations..... \$1.00
B. B.—Guérit les fourbures, courbes..... \$1.00
C. C.—Guérit la gourme, le farcin, la morve..... \$1.00
D. D.—Guérit les maladies de vers de toutes les espèces..... \$1.00
E. E.—Guérit la toux, le souffle, les inflammations de pommous..... \$1.00
F. F.—Guérit les coliques, inflammations d'intestins..... \$1.00
G. G.—Provient l'avortement des juments, vaches ou brebis..... \$1.00
H. H.—Guérit toutes les maladies des reins, de la vessie, ou des organes urinaires..... \$1.00
I. I.—Guérit toutes les maladies de la peau ou éruptions..... \$1.00
J. J.—Guérit toutes les maladies d'indigestion, perte d'appétit..... \$1.00
Boîte Vétérinaire en noyer noir avec livre d'instructions et tous les remèdes ci-dessus..... \$10.00
Par la poste ou l'Express, franco, sur réception du prix en détail.
Adresses, Humphreys Specific Homeopathic Medicine Co., N. Y.
562 Broadway, N. Y.
A VENDRE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Ces remèdes sont offerts en Primes par la "Revue Agricole." S'adresser au Bureau pour les échantillons et les renseignements.